

NOTES SUR LE "TURKESTAN" DE M. W. BARTHOLD

PAR

PAUL PELLIOT.

[W. BARTHOLD, *Turkestan down to the Mongol invasion*, seconde édition traduite de l'original russe et révisée par l'auteur avec l'assistance de H. A. R. GIBB, édition du "E. J. W. Gibb Memorial", publiée par Luzac and Co., Londres, 1928, in-8, xx + 514 pages, avec 1 carte.]

Le bel ouvrage de M. W. Barthold (V. Bartol'd), *Turkestan v épokhu Mongol'skago našestva*, paru à Saint-Pétersbourg en 1900, était depuis longtemps introuvable; en outre, écrit en russe, il restait fermé à beaucoup de savants occidentaux. On doit féliciter Sir E. Denison Ross et les *trustees* du Gibb Memorial à qui nous devons une traduction anglaise complètement mise à jour par l'auteur; seules, les 200 pages de textes orientaux qui faisaient le premier volume de l'édition russe de 1900 ont été laissées de côté cette fois.

J'ai relu avec un vif plaisir ce livre d'information si riche; il tient beaucoup plus que ce qu'annonce le titre, d'abord à raison de la bibliographie critique des sources qui occupe les pp. 1—63, et aussi parce que, à propos du Turkestan, M. B. a été amené à esquisser un tableau général de l'empire mongol tel qu'il fut organisé par Gengis-khan.

La mise en œuvre des sources musulmanes témoigne d'une information prodigieusement étendue; M. B. a dû naturellement utiliser en outre les sources mongoles, jusqu'ici assez médiocres, et aussi les sources chinoises, bien supérieures, mais qui ne sont accessibles aux non-sinologues que par fragments; encore ces fragments figurent-ils dans des traductions ou des adaptations très défectueuses, à l'exception de ce qui est dû à l'archimandrite Palladius.

Les noms orientaux sont reproduits par M. B. avec une grande fidélité. Il en est cependant quelques-uns pour lesquels je préférerais une autre orthographe. Tel "Hiuen-Tsiang" (pp. 2, 70, etc.) où l'*i* de "Tsiang" est inadmissible quel que soit le système de transcription adopté (les Anglais écrivent plutôt "Hsüan-tsang", les Français "Hiuan-tsang"; "tsang" n'est pas palatalisé). "Tamuchin" ne me paraît non plus très heureux pour le nom personnel de Gengis-khan; que la voyelle primitive de la syllabe initiale ait été *ä* ou *e*, "Temuchin" serait en transcription anglaise plus voisin de Tämüjin (ou Temüjin) que "Tamuchin". De même la forme *noyan*, qui est celle des textes persans et chinois, vaut mieux que *noyon* pour l'époque mongole. Et pourquoi garder encore "Qudatku Bilik"?

Je n'ai, comme de juste, presque aucune remarque à formuler sur la partie purement "musulmane" de l'ouvrage de M. B.; mais du point de vue mongol et chinois, et tant pour les faits que pour les noms, je voudrais soumettre à son appréciation quelques indications ou réflexions.

Pp. 37 et *passim*. — Comme M. B. et comme tout le monde, j'ai parlé autre fois du *Mong-ta pei-lou* comme d'une œuvre de Mong Hong; mais Wang Kouo-wei a montré que cette attribution était erronée, et que l'auteur probable était un certain 趙珙 Tchao Hong; cf. *T'oung Pao*, 1928/29, pp. 165—166. En outre, les détails que M. B. emprunte à "Mong Hong" (p. 460) sur le train de

Gengis-khan ne concernent pas celui-ci, qui en 1221 se trouvait dans les pays musulmans et que l'envoyé des Song à Pékin ne vit jamais; dans le texte original, ces informations portent sur Muqalī, le lieutenant-général laissé à Pékin par Gengis-khan. M. B., comme aussi M. Vladimircov dans son *Čingis-khan*, a été trompé par la traduction de Vasil'ev qui a rendu par "tsar" le titre de 國王 *kouo-wang*, "prince", bien connu comme titre de Muqalī.

P. 38, n. 2. — Lire "*Hei ta che lio*" et "*Houang yuan cheng wou ts'in tcheng lou*"; il est en outre prouvé aujourd'hui que "houang-Yuan" ne fait pas partie du titre, lequel est seulement *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*; cf. *T'oung Pao*, 1928/29, p. 169, n. 1.

P. 43. — "The Emperor Kai-san (1308—1311)". Ou bien il faut lire ce nom, selon la transcription chinoise (海山), "Hai-shan" en anglais, "Hai-chan" en français, ou en restituer l'original non-chinois sous la forme *Qaišan. On a bien en tibétain une leçon tardive Haisaṅ (Ha'i'saṅ; cf. Huth, *Gesch. des Buddhismus in der Mongolei*, II, 35), mais elle est sans autorité.

P. 44. — Ce n'est pas "an abridged edition" de l'*Histoire des Yuan* qui a été traduite par Hyacinthe Bičurin, mais la section *pen-ki* ("Annales principales") des quatre premiers qaghan. Il faut ajouter que le P. Hyacinthe a eu la malencontreuse idée de suivre pour les noms propres l'orthographe "réformée" des commissaires de K'ien-long, ce qui rend son travail à peu près inutilisable et a souvent induit en erreur d'Ohsson et Berezin.

P. 45. — Plus encore qu'avec le *Yuan che*, compilation de 1369, Rašidu-'d-Dīn est en accord étroit avec le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*; c'est vraiment ce dernier ouvrage qui représente la version chinoise de la chronique mongole où Rašidu-'d-Dīn ou ses informateurs ont puisé. L'*Histoire secrète des Mongols* représente une autre tradition, assez divergente.

P. 51 et p. 388. — L'étymologie de "bakhshī" par le sanscrit

bhikṣu n'est rien moins que sûre; nous avons plutôt tendance aujourd'hui à y retrouver le chinois 博士 *po-che* (**pâk-dz̄i*); cf. Laufer, dans *T'oung Pao*, 1916, 485—487 (la note de la p. 557 est très erronée); mes remarques de *JA*, 1925, I, 254; pour la popularité du terme chinois, noter qu'en japonais *po-che* est représenté non seulement par le sino-japonais *hakushi*, mais par la forme entièrement japonisée *hakase*.

P. 82. — Le chinois 那密 *Na-mi* (**Nâ-miêt*) ne peut ramener normalement à "Namik"; la véritable lecture de la forme arabe ne serait-elle pas نَامِي **Nāmið*?

P. 134, note 4. — Au lieu de "Ta-mo", lire „Tu-mo". Le chinois 獨莫 *Tou-mo* (**D'uk-mâk*), avec le *d*- initial que les Chinois ont souvent entendu au lieu de *t*- au début des mots turcs, suppose un original **Tuɣmaq* ou **Tuɣmaɣ*, dont la forme tardive تۇم *Tūm* ne peut être sortie que par réduction de la gutturale médiane (cf. sous les T'ang également, 獨樂 *Tou-lo*, **D'uk-lak*, etc., pour le nom de la rivière *Tuɣla*, aujourd'hui *Tula*, en Mongolie; voir à ce sujet *T'oung Pao*, *supra*, p. 211); quant à l'amuïssement apparent de la gutturale finale de **Tuɣmaɣ* dans *Tūm*, il peut en réalité remonter à une forme dialectale sans *-ɣ* (ou *-g*) du moyen-iranien.

P. 163, note 1. — L'équivalence phonétique de "Kāsān" avec le chinois 渴塞 *K'o-sai* (**K'ât-sək*), qui supposerait **Karsak*, à la rigueur **Kassak*, est difficile à admettre; peut-être y a-t-il en chinois une faute de texte; je ne trouve pas actuellement de solution satisfaisante.

P. 170. — "Činānčkath" n'est-il pas aussi vraisemblable que "Ĵinānĵkath"?

P. 197. — Pour les qualités distinctives de chacun des quatre grands empires, cf. mon article *La théorie des quatre Fils du Ciel*, dans *T'oung Pao*, 1923, 97—125.

P. 232, note 2. — Le chinois 摸胡壇 *mo-hou-t'an* (**māk-γuo-d'ân*) est moins clair que M. Laufer ne l'a admis dans *Sino-Iranica*, 531. L'original est vraisemblablement **māγudān* ou **māγodān*, mais il est difficile d'y retrouver avec M. Laufer une formation analogue à “*mobedān mobed*”; dans ce dernier terme en effet, *mobedān* est *mobed* + marque de pluriel *ān*, au lieu que **māγudān* semble être **māγu* + *dān*.

P. 232, note 12. — Les transcriptions chinoises de *danīšmand* sont confirmées par la forme mongole *dašman*, attestée épigraphiquement à l'époque mongole.

P. 257, note 5, et *passim*. — Au lieu de “*Īlak*”, ne vaudrait-il pas mieux transcrire “*Īlig*”? Le mot *ilig*, “roi”, est aujourd'hui bien attesté en ouïgour (cf. par exemple l'index de F. W. K. Müller, *Uigurica II*).

P. 261, note 1. — Je suis personnellement en faveur de *Sābäk-tegin* ou *Sābük-tegin* plutôt que de *Sabuk-tegin* ou de **Sü-beg-tegin*; sur *sābäk* (identique au *sebik* et *sewik* de M. B.) dans l'onomastique turque ancienne, cf. *T'oung Pao*, 1928/29, p. 243; le nom a été porté aussi bien par des hommes que par des femmes; quant à *sābük*, identique à *sābäk*, on a déjà *sābük* et *sāvük* dans le *Qutaḍya bilig* (cf. Radlov, IV, 502, 506). M. von Le Coq s'est également prononcé pour *Sävük-tegin* (*Turk. Namen und Titel in Indien*, p. 1).

P. 269. — Ici et pp. 308, 333, M. B. dit que “*Paighū*” est probablement à corriger en *Yabγū*; c'est possible, mais il ne faut pas oublier qu'on rencontre dans l'onomastique mongole un nom 伯忽 *Po-hou* (sous les Mongols *Pai-hou*) qui ramène normalement à **Baïqu* ou **Baïγu*; par ailleurs *بيغو*, lu *bīγu*, est en turc le nom d'un oiseau de proie assez analogue au faucon, et on sait combien les noms d'oiseaux de fauconnerie sont employés dans l'onomastique turque et même mongole.

P. 284, note 7. — La forme *يغا* *yaya* des monnaies peut-être,

comme M. B. le suppose, une graphie incomplète de يغان *yagan*, "éléphant"; (cf. *Toza* pour *Tozan* de Tämür-tozan). Mais peut-être aussi est-elle la forme ancienne. Nous connaissons en effet aujourd'hui un ouïgour ancien *yangu*, "éléphant", dont *yaza* serait normalement une forme dénasalisée (cf. *JA*, 1913, I, 455—459). Pour des formes à nasale et sans nasale, cf. le chinois Yang-mo qui suppose *Yangma pour le nom de la tribu des *Yaɣma* (*JA*, 1920, I, 135), ou encore mon hypothèse qui tire mandchou *nikan*, pl. *nikasa*, "Chinois", du Nankīyas, Nangkiyas, connu en mongol dans le même sens à l'époque mongole (*JA*, 1913, I, 465—466).

P. 286, note 2. — Je ne sais pourquoi M. B. qualifie encore d'anonyme le vocabulaire arabo-turc étudié par Melioranskii, qu'on sait aujourd'hui être l'œuvre d'Ibn-Muhannā. L'explication que صلان serait pour ارسلان *arslan* est déjà dans Melioranskii, p. 057; mais peut-être M. B., qui la croit nouvelle, va-t-il trop loin en la donnant comme sûre, car *arslan* apparaît deux fois dans Ibn-Muhannā, mais écrit ارسلان *arslan* (p. 067), et à la rigueur صلان pourrait être une mauvaise répétition de قبلان *qablan* (*qaplan*) qui précède; nous ne devons donc pas nous trop presser de prêter à certains Turcs une "année du lion" dans le cycle des douze animaux (malgré l'année du "lion" de Marco Polo; on sait que Marco Polo emploie toujours "lion" pour "tigre", par exemple à propos des *hou-fou* ou "tablettes au tigre", vraisemblablement sous l'influence du persan *šēr*, *šēr*). Les mots *qaplan* et *arslan* (?) manquent comme synonymes de *bars* pour l'"année du tigre" dans l'édition d'Ibn-Muhannā publiée à Constantinople en 1921, et par suite ne sont pas discutés par S. E. Malov dans le t. III des *Zapiski Kollegii Vostokovedov*¹⁾; je n'ai pas actuellement à ma disposition les infor-

1) M. Malov ne reprend en outre dans son vocabulaire que les mots de l'édition de Constantinople qui manquaient aux mss. utilisés par Melioranskii ou ceux qui y étaient douteux. Mais il y a des cas où des variantes orthographiques auraient mérité

mations de Kašyarī sur le cycle des douze animaux. La liste d'Ibn-Muhammad, qui remonterait à des documents de 1027, substitue au nom du "dragon" celui du "poisson", *balīḡ*; il y a peut-être là un léger argument en faveur de l'explication très hypothétique proposée par M. Poppe pour le nom mystérieux de *bslqun* que Qazwīnī donne comme le nom mongol du crocodile (cf. *JA*, 1927, I, 289). Si, comme le suppose M. Poppe, *bslqun* (= **basalqun*) était une forme métathétique d'un mongol **balqasun*, "poisson", correspondant au turc *balīḡ*, "poisson", peut-être pourrait-on en outre revenir à une explication du nom obscur de Balāsāḡūn qui a déjà été proposée (par exemple dans Bretschneider, *Med. Res.*, I, 18), à savoir celle d'une métathèse pour *balayasun* (attesté sous cette forme à l'époque mongole; mongol classique *balyasun*, "enceinte", "ville"), qui est le correspondant mongol du turc *balīḡ*, "ville"; mais tout cela est très aléatoire. Wang Kouo-wei (*Kouan-t'ang tsi-lin*, 14, 3—5) a essayé de son côté d'expliquer Balāsāḡūn par la "ville du *tsiang-kiun* P'ei-lo" des T'ang (cf. Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue*, 10); mais on attendrait alors *Boilasängün ou *Builasängün.

P. 317, note 2. — M. B. dit que جلك "province", "n'est pas ture, mais persan". Il y a pas mal de mots dont on hésite à dire s'ils sont primitivement altaïques ou iraniens, mais ici, et jusqu'à preuve contraire, j'incline à admettre une origine altaïque du mot. On a, en turc jaghatai, un mot جولگ, que Radlov (III, 2044) transcrit *ölgä*; il le rend par "vallée ou plaine arrosée et herbeuse au pied d'une montagne" et le décompose en *ölg* + *ga*, *ölg* étant le mot turc signifiant "désert", déjà attesté dans les inscriptions

d'être relevées; c'est ainsi que, pour l'année du "lièvre", Melioranskii (pp. 041, 0101, 80) écrit طوشغان *tawišḡan*, sans indiquer de variante; mais l'édition de Constantinople (p. 186)

a طفشغان, soit *tafišḡan* en fonction de *taβišḡan*; il valait de signaler cette orthographe archaisante qui est aussi, je crois, celle d'Al-Birūnī, d'après le tableau de Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1906, 52. Le tableau de Chavannes a d'ailleurs besoin d'être repris, corrigé et complété.

de l'Orkhon et qui se retrouve aussi sous la même forme et dans le même sens en mongol¹⁾. Vullers (I, 602) a enregistré چولگه ou چولگه *čölgä* (ou *čülgä*), pour lequel il donne la même définition que Radlov et que, comme Radlov, il tire de *čöl*. La définition, chez les deux lexicographes, est empruntée à l'*Abušqa*, ce qui déjà implique que Vullers ne connaisse le mot que par un lexique de mots turcs et non persans²⁾; mais l'*Abušqa*, qui écrit چول *čöl* pour "désert", orthographe چولگه *čölgä* (ou *čülgä*), et non *čölgä*, et n'établit aucun rapport entre les deux mots³⁾. En réalité, je crois

1) Pour *čöl* en turc, cf. Radlov, III, 2043. Pour le *čöl* mongol, Kovalevskii et Golstunskii indiquent tous deux le sens de "limon", "boue", au fig. "souillure", mais, dans leurs exemples, rendent plusieurs fois le mot par "désert"; il y a une sorte de contradiction entre leurs traductions de *čöl oro*, "entrer dans le *čöl*", par "entrer dans un bas-fond couvert d'eau", et de *čöl γajar*, "terre de *čöl*", par "lieu sans eau"; peut-être deux mots se sont-ils confondus ici (ce sera sûrement le cas si la vocalisation *čül*, indiquée par Kovalevskii pour le mot signifiant "limon", est correcte). En tout cas, c'est au sens de "désert" que *čöl* est le plus anciennement attesté en mongol, dans l'*Histoire secrète des Mongols*, § 188, et on retrouve ce *čöl* conservé en persan dans le passage correspondant de Rašidu-'d-Dīn (cf. *J. A.*, 1920, I, 176, 178—179, mais en corrigeant au début de la n. 2 de la p. 178 le renvoi aux *Trudy*, qui se rapporte au t. XIII et non au t. XV). Le lexique d'Ibn-Muhannā, qui ne donne pas *čöl* dans la partie turque, a چل *čöl* dans la partie mongole, au sens de "désert" (*barr*); cf. Melioranskii dans *ZVOIRO*, XV, 132 (la vocalisation *čül* de Melioranskii est mauvaise). Dans le *Daśabhūmikasūtra* mongol, *čöl* répond au chinois 曠野 *k'ouang-ye*, sanskrit *aṭavi*, "désert"; cf. J. Rahder, *Glossary of the . . . Daśabhūmika-sūtra*, Paris, 1928, in-8, p. 1 (M. Rahder indique en outre comme équivalence tibétaine *mya-ñan*, "affliction", "misère"; comme le texte mongol est presque sûrement traduit du tibétain, il semble qu'une confusion se soit produite dans le texte tibétain actuel entre *mya-ñan*, "affliction", et *mya-ñam*, "désert de sable"). D'ailleurs, Kovalevskii a recueilli seulement dans les lexiques deux équivalents tibétains de *čöl*; l'un, *'phyan*, n'est pas attesté comme substantif, mais, comme verbe, paraît signifier "errer"; quant à l'autre, *gdon-duñ*, c'est le mot tibétain normal pour "désert". A raison de passages comme celui de Rašidu-'d-Dīn, le mot چول *čöl*, au sens de "désert", a été recueilli dans les lexiques persans (cf. Vullers, 602); mais Vullers ne dit pas qu'il considère *čöl* comme vraiment persan.

2) Cf. l'édition de l'*Abušqa* donnée par Véliaminof-Zernof, *Dictionnaire djaghataï-turc*, p. 252, s.v. چولگه. Le mot paraît cependant s'être acclimaté dans l'onomastique persane; cf. par exemple le "Ser-i-julge" cité dans Yule et Cordier, *Marco Polo*³, t. III (Notes and Addenda), p. 28.

3) Il est possible que Vullers ait songé pour "*čölgä*" à un composé fait du turc

qu'il faut séparer *čöl* de *čölgä* et que, si aucun d'eux n'est persan, le premier seul est peut-être vraiment turc, au lieu que le second serait originellement plutôt un mot mongol. Le mongol, qui écrit *čöl* pour "désert", a en effet un mot *čölgä* (ainsi vocalisé par Kovalevskii), qui signifie "prairie", et est évidemment identique au prétendu *čölgä* de Radlov. L'initiale *č-* et non *č-* est d'ailleurs confirmée par turc *küär. yölgö*, "monticules d'herbe dans un marais" (Radlov, III, 451), et par kirghiz *čölgö*, "petite vallée" (Radlov, IV, 186); le *čaghatai čölgä* de Vullers et Radlov semble donc décidément à corriger en *čölgä* ou *čölgä*, lequel est ancien en mongol, car il se trouve, transcrit *čölkä* et traduit par **川** *teh'ouan*, "vallée arrosée", dans le § 247 de l'*Histoire secrète des Mongols*¹⁾. Pavet de Courteille (p. 298) indique sous *čölgä*, à côté du sens de "plaine arrosée", celui de "district d'une ville", et Vámbéry fait de même sous *čölgä*; ils ne voient donc qu'un mot là où Vullers croyait en reconnaître deux quand il laissait son "*čölgä*" (lire *čölgä*), "plaine arrosée", à part de **چلگه**, **چلگه** ou **چلگه** *čölgä*, "territoire" (I, 525). Vullers tirait ses informations sur ce second mot d'une note étendue de Quatremère, dans *Notices et Extraits*, XIV, 1, 59 (Quatremère lit *čölkä*); le mot se rencontre en effet assez souvent dans les textes persans à partir de l'époque mongole, et même dans la version persane des *Mémoires* de Bābur (je ne le retrouve pas actuellement

čöl, "désert", + persan **گه** ou **گه** *ga*, "lieu", et que Radlov l'ait simplement copié; mais une telle hypothèse de Vullers serait gratuite. La différence d'initiale entre *čöl* et *čölgä* est bien observée dans Vámbéry, *Čagataische Sprachstudien*, p. 281, mais non dans Pavet de Courteille, *Dictionnaire turc-oriental*, p. 298.

1) Si la transcription indiquée dans l'*Histoire secrète des Mongols* est correcte, il faudra vocaliser *čölgä* et non *čölgä* comme le fait Kovalevskii; Rudnev, *Materialy po govoram Vostočnoi Mongolii*, p. 90, garde la transcription *čölgä* pour le mongol écrit et indique *čölye* pour le dialecte des Ordos, ce qui semblerait, dans ce dialecte, être en faveur d'une forme ancienne *čölgä*. Il y a en outre un mot turc signifiant "vallée arrosée", et qui est **چلغه** *čölye* (Radlov, IV, 128), souvent employé dans la partie Sud-Ouest du Turkestan chinois et dans la région de Tourfan; mais peut-être n'a-t-il rien à voir avec *čölgä*.

dans l'original turec, et peut-être n'y est-il pas employé)¹⁾. Mais, une fois de plus, c'est là un mot bien attesté en mongol ancien. L'édit dit de la veuve de Darmabala (Dharmapāla), écrit en caractères 'phags-pa et qu'on a daté successivement de 1309 et de 1321, mais qui pourrait bien être de 1333, parle du *čhölġü* de 保定 Pao-ting, et Pozdnév a déjà bien vu que *čhölġü* devait être, dans le vocabulaire administratif mongol, l'équivalent du chinois 路 *lou*, "district"²⁾. La même orthographe 'phags-pa *čhölġü* et la même équivalence au chinois *lou* se retrouvent dans une inscription bilingue de 1314³⁾. Enfin la grande inscription sino-mongole inédite de 1362, en écriture ouigoure, parle du "*čölgü* de Isina", c'est-à-dire du *lou* de 亦集乃 Yi-tsi-nai, l'Eçin de Marco Polo, aujourd'hui la région de l'Etsin-γol. Avec cette même valeur de *lou*, "district", le mot a enfin passé en tibétain sous la forme *čhol-kha*⁴⁾. Les transcriptions 'phags-pa et l'emprunt tibétain font supposer un original mongol, aujourd'hui inconnu, **čölgü*, "district". Nous avons donc bien, je crois, deux mots différents comme l'a admis implicitement Vullers, mais son *jölgü* est vraisemblablement à lire *čölgü*, et c'est son *čölgü* qui doit être *jölgü* ou *jülgü*. Je ne vois pas de raison pour chercher à l'un ou à l'autre mot une origine persane⁵⁾.

1) Quatremère a cité quelques exemples, mais il y en a bien d'autres, par exemple à la p. 97 de son ouvrage; c'est aussi le même mot qu'il faut lire au livre de "jalġáh" dans Yule-Cordier, *Cathay*², I, 272.

2) *Lekcii po istorii Mongol'skoï literatury*, II, 123.

3) Cf. Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1908, inser. n^o 54 (pl. 24), ligne 17.

4) Cf. le dictionnaire de Sarat Chandra Das, p. 428; la valeur exacte du terme en tibétain apparaît clairement dans Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei*, II, 147, où les trois *čhol-kha* (ou trois *lou*) du Tibet s'opposent aux treize "provinces" (*khri-skor*; aussi II, 22, *mu-či*, du mongol *moġi*; en chinois, *cheng*) de la Chine proprement dite. L'emprunt *čhol-kha* n'est pas relevé dans les *Loan-words in Tibetan* de M. Laufer (*T'oung Pao*, 1916, 403—552), ni dans ses notes additionnelles de *Sino-Iranica*, 591—597.

5) Il y a en turec un autre mot de même apparence que *čölgü* et signifiant aussi "territoire" et "province", c'est le *ölkü* (*ölgü*?) du jaghatai et de l'osmanli (Radlov, I, 1253); son histoire m'est inconnue en dehors de l'*Abusqa*, 113—114.

P. 343, n. 1. — J'incline à penser que la forme correcte est Qatir-Buqu-khan. Ĵuwainī orthographie بوقو Buqu le nom du premier souverain plus ou moins légendaire des Ouigours, au lieu que Rašidu-'d-Dīn l'appelle بوقو Būgū¹⁾, et, au moins par l'explication de leur propre nom au sens de "tronc d'arbre creux", les Qipčaq semblent avoir eu certains éléments légendaires assez voisins de la légende ouigoure de Buqu ou Būgū.

P. 362, n. 2. — Les dates et les lieux de ces luttes contre les Märkit me paraissent encore douteux; j'en ai dit un mot dans *JA*, 1920, I, 163—164, mais ni M. B. dans son livre, ni moi-même dans le présent compte-rendu ne pouvons discuter en détail cette question qui demandera un article spécial. J'ai réuni pas mal de textes chinois sur *Čang-balīγ ou *Čam-balīγ; il y faut joindre *Tarīkh-i Rashīdī*, p. 291. En outre, on paraît bien avoir Čam-balīγ, encore qu'on ne l'ait pas reconnu, dans une inscription nestorienne du Semiréc'e (cf. Chwolson, *Syrisch-nesorian. Grabinschriften*, Neue Folge, 1897, p. 28; pour la construction qui a arrêté Chwolson, cf. son n^o 97, à la p. 25).

P. 362, note 4. — Le nom personnel de "Sāngūn" (dans l'*Histoire secrète des Mongols*, il faut en réalité partir de Sānggūm; je le montrerai dans les notes de mon édition) est écrit 亦刺哈 Yi-la-ha dans le *Yuan che* et le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, et de même Īlqa (= Ilaqa?) dans Rašidu-'d-Dīn qui dépend de la même source que ces deux ouvrages chinois²⁾, mais toujours Nīlqa dans l'*Histoire secrète des Mongols* (§ 165, 166, 167); l'une des formes

1) Būgū est la forme des textes chinois de l'époque mongole (cf. *JA*, 1920, I, 158; *T'oung Pao*, 1928/29, p. 134). C'est Būgū qu'il faut rétablir au lieu de بوقو Tūgū dans Berezin, *Trudy*, V, 111—112, et VIII, 112. Les textes de Rašidu-'d-Dīn que traduit Berezin portent sur les Naīnan; ils montrent ainsi la popularité de la légende de Būgū-khan dans tout le monde turc et peut-être même turco-mongol.

2) Certaines variantes des mss. de Rašidu-'d-Dīn peuvent d'ailleurs se lire également Nīlqa, mais je crois que Īlqa est la bonne leçon.

semble être issue de l'autre, et j'ai supposé en 1920 (*JA*, I, 176) que Yi-la-qa pouvait être sorti de Nilqa "soit par dénasalisation dialectale de l'initiale, soit par erreur de lecture d'un texte mongol original où, comme il est usuel à l'époque ancienne, le point de l'*n* initial n'était pas marqué". Je partais de l'idée que Sänggüm était le plus jeune fils d'Ong-khan, et que *nülqa* (aujourd'hui *nilya*, "petit garçon") s'est employé parfois au sens de "le plus jeune" ¹⁾. M. B. invoque aujourd'hui que Našīru-'d-Dīn Tūsī donne, pour le nom de Sänggüm, la forme 𐰽𐰺𐰍 İlaqa, qui peut remonter à une source analogue à celle de Rašīdu-'d-Dīn, du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* et du *Yuan che*, mais montre du moins que la leçon İlqa ou İlaqa était bien donnée de bonne heure dans cette source; en outre, le nom de İlqa a été porté par un chef mongol en Perse lors de la prise de Bagdad (cf. sur lui Bretschneider, *Med. Researches*, I, 111, qui, à la suite de Pauthier, suppose que Kuka İlqa recouvre, dans Kuka, le nom du Chinois Kouo K'an). La double hypothèse que j'ai formulée n'en subsiste pas moins, mais en la présentant un peu différemment. Il y a dans l'*Histoire secrète des Mongols* des cas pratiquement certains de méprises entre *alif* initial et *n* initial (à raison du manque d'un point sous l'*n* initial); "Isäbur" pour Nišapur dans le § 259 de l'*Histoire secrète des Mongols* doit bien être une mauvaise lecture de ce genre; on peut donc supposer que le Nilqa de l'*Histoire secrète des Mongols* est une mauvaise lecture des transcrip-teurs du XIV^e siècle aidée par l'attraction du mot mongol *nülqa*, mais la bonne forme serait İlqa ou İlaqa ²⁾. Toutefois des doublets avec et sans *n*- initial se

1) Cf. cette parole de Gengis-khan dans *Histoire secrète des Mongols*, § 242: *Dä'ünär-ün minu nülqa Otčigin büi-jü*, "De mes frères cadets le plus jeune est [Tämügä-] otčigin". Kovalevskii, qui a bien *nülqa* seul p. 660, paraît à la p. 646 y voir un doublet de *niryun*; mais *niryun* doit être une variante médiocre de *nuryun*, *nu'un*, et n'a rien à voir avec *nülqa*.

2) En faveur d'une faute des transcrip-teurs, on peut invoquer que le mss. mongol

rencontrent également; l'*Histoire secrète des Mongols* connaît *nongqasun* (§ 85) et *ongqasun* (§ 101) pour "laine", et Kovalevskii a enregistré pour ce mot des orthographes *noosu* et *noγosun* (= *no'osun*) à côté de *ongγasun* et de *ongγosun*; de même l'*Histoire secrète* écrit toujours *iču-* pour le verbe signifiant "reculer", "s'en retourner", alors que le mongol classique ne connaît que *niču-*. On peut donc se demander si *İlqa* et *Nilqa* ne sont pas tous deux corrects et ne représentent pas vraiment deux formes dialectes différentes, *İlqa* étant par exemple la forme spécifiquement kéraït et *Nilqa* la forme du mongol proprement dit.

P. 370, note 4. — Le chinois Ho-tou répond au Qodu de l'*Histoire secrète des Mongols* et ne peut-être "Qül-tughān". Les noms de Toqto'a-bäki, de ses frères et de ses fils seront à étudier dans un article spécial; Berezin a souvent corrigé pour eux les leçons de ses mss. d'une manière aussi arbitraire que malheureuse. Je ne crois pas que le nom de "Qültughān-Markān" (p. 371) se retrouve tel quel dans les sources chinoises¹). Sur le nom de Toqto'a-bäki, cf. *JA*, 1920, I, 164. Toqto'a est le plus souvent rendu par 脫脫 T'o-t'o (= Toqtō) sous les Mongols; mais il y a aussi un nom 土土哈 T'ou-t'ou-ha (*Yuan che*, 128), bien probablement identique au nom 脫秃哈 T'o-t'ou-ha du 憲臺通紀 *Hien-t'ai t'ong-ki* (éd. du *Tchong-kouo hio-pao* de 1916, 8 a); ces formes ramènent peut-être à une prononciation *Toqtuγa de Toqto'a, qui justifierait Tuqtuγan ou Toqtuγan.

P. 381. — M. B. se défie à bon droit du *uluγ-wazır*, "grand vizir", que Vasilev et Berezin ont voulu retrouver sous "Aolo-botzile"; "*botzile*" est en réalité une transcription russe basée sur la pronon-

réemment découvert en Mongolie et qui contient, avec des fautes innombrables, environ la moitié du texte original de l'*Histoire secrète des Mongols*, écrit Ilqa Sänggüm et non Nilqa Sänggüm; mais par ailleurs les confusions d'*alif* et de *n* initiaux abondent dans ce mss.

1) Le nom d'année du "bull" est une inadvertance de traduction résultant de l'emploi assez lâche du mot *byk* en russe; il faut ici "bauf" et non "taureau".

ciation pékinoise moderne; on doit transcrire 孛極烈 *po-ki-lie* (**bögilä*), et nous avons là, selon toute vraisemblance, le titre qui a pris finalement en mandchou la forme de *beile*. Il ne me paraît guère possible de retrouver dans 熬羅 Ngao-lo (= *Aulo, *Auro, *Ölo, *Oro?) "une mutilation chinoise du nom de Qutula-qaghan". Les textes relatifs à ce royaume mongol du milieu du XII^e siècle ont été jusqu'ici fort mal étudiés par les sinologues européens; pour l'ensemble des sources chinoises, voir le travail de Wang Kouo-wei signalé dans *T'oung Pao*, 1928/29, 126—128.

P. 382. — Je doute que Gengis-khan ait jamais porté le titre de *qazan* et m'en expliquerai à propos de *l'Histoire secrète des Mongols*; son véritable titre me paraît avoir été Činggis-*zan* ou Činggiz-*zan*.

P. 382. — M. B. doit trouver tout le premier assez peu satisfaisants le genre de distinction que fait Palladius entre Mong-kou et Ta-ta et l'explication que Palladius en propose.

P. 382, note 4. — M. B. a emprunté à Berezin l'information que, au lieu de *bögäül*, ou *bäkäül*, "officier de bouche", les Naiman et quelques autres tribus employaient "*qunsat*", prononcé "*qunjat*" dans la Mongolie orientale; mais les mss. mêmes de Berezin supposent respectivement *q̄sat* et *q̄čat* (aux passages signalés par M. B. il faut ajouter *Trudy*, XV, 140; texte persan, 210), et cette forme est confirmée par l'étymologie *q̄sm̄š̄l̄*, "écrasement", qu'indique Rašidu-'d-Dīn (Berezin, *Trudy*, V, 176); *q̄sm̄š̄l̄* est naturellement une forme persane substantive en -*l̄* du participe ture *q̄sm̄š̄*, tiré lui-même de *q̄s-* qui signifie "écraser" dans tous les dialectes tures. Dans *Trudy*, XIII, 130, "Uqdaï-Qunjat" est, d'accord d'ailleurs avec les meilleurs mss., à lire بوقدای قیچات Buqadai-Qičat, et cette forme est confirmée par le texte parallèle du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* (éd. de Wang Kouo-wei, 28 b) qui écrit 不花台乞察

Pou-houa-t'ai-k'i-teh'a, c'est-à-dire Buqataï-qiča[t] ¹⁾. Il serait particulièrement intéressant que le mot naiman pour "officier de bouche" fût tiré directement d'une racine turque; mais on sait que les étymologies turques de Rašidu-'d-Dīn sont souvent sujettes à caution, et en ture une forme *qīsat* ne dérive pas facilement de la racine verbale *qīs-*; nous devons donc attendre d'autres informations avant de nous prononcer ²⁾. Quant à l'alternance de *-s-* et de *-č-*, elle est

1) L'*Histoire secrète des Mongols* (§ 168) voit ici deux hommes qu'elle appelle Buqataï et Qirataï; mais si le dédoublement devait bien être dans le texte original, "Qirataï" peut résulter d'une altération soit dans le mss. dont se sont servi les transcrip-teurs, soit dans la tradition de cette transcription; en effet le mss. mongol récemment découvert écrit "Buqataï Kīčigutai", évidemment altéré lui aussi, mais où le *č* de *qīčāt* s'est néanmoins maintenu. Je profite de l'occasion pour signaler que, dans les textes relatifs à Buqataï-qīčāt, il s'agit de manger non pas des "chevaux" (comme l'a cru évdent Berezin, *Trudy*, XIII, 130, 296, en lisant un soi-disant ture يولقي *yulqī* qu'il identifiait au mot ure connu ييلقي *yilqī*, "troupeau de chevaux"), mais bien le "festin de fiançailles", en mongol بۇلجۇر *būljur*; et les meilleurs manuscrits de Rašidu-'d-Dīn ramènent en effet à بۇلجۇر *būljur*.

2) C'est la forme en *-at* qui me fait hésiter à admettre une dérivation du turc, car autrement des titres mongols de fonctions ont pu être empruntés de dialectes tures. Beaucoup n'en restent pas moins d'origine encore douteuse; tel est le cas pour le *bögüül* dont *qīsat* ou *qīčāt* serait un équivalent et pour son quasi-synonyme *baurčī*. Au temps de Bābur, le *bögüül* était au-dessus du *baurčī*; on traduit souvent, sans grande conviction, *bögüül* par "échanson" et *baurčī* par "cuisinier". Mais, pour *bögüül* ou *bāküül* (*bägüül*?), dont la forme n'est d'ailleurs pas claire encore que la suffixation finale *-ul* (< *-ul* < **γul* ou **βul*) se trouve dans nombre de titres turco-mongols, je n'ai pas relevé jusqu'ici le mot dans un texte en langue mongole (cf. sur lui Radlov, dans *ZFOGRAO*, III, 24; W. Bang, *Vom köklürk. zum osmanischen*, 2—3, pp. 61—62; Gombocz, dans *Mém. Soc. fin. ougr.*, XXX, 40; Samoilovič, dans *Izv. R. Ak. Nauk*, 1919, 1115—1116; et mes remarques de *T'oung Pao*, 1925/26, 64; y joindre encore les indications de Vullers, I, 253). Quant à *baurčī*, on le rencontre, sous la transcription *bawurčī*, et dès les premières nominations de fonctionnaires par Gengis-khan, dans l'*Histoire secrète des Mongols* (par exemple § 124, 208, 229; mais il ne paraît guère avoir survécu en mongol classique, car, à en croire les sources de Kovalevskī et de Golstunskī, *ba'určīn gār* ou *ba'určī gār* signifierait une "auberge", et Golstunskī va jusqu'à donner expressément, comme synonyme, *ba'uri gār*, où *ba'uri* est un "lieu où on descend", de *ba'u-*, "descendre de cheval"; mais il doit y avoir eu là une contamination, et *ba'určī* ne peut évidemment se tirer de *ba'u-*. M. Vladimirkov a retrouvé *ba'určī*, au sens de "cuisinier", dans la traduction mongole du dictionnaire tibétain *Li-ši'i gur-khañ* et en a déduit que le mongol avait connu un mot *baγur* ou *ba'ur*, "foie", correspondant au turc *baγır*, "foie"; *ba'určī* ou

connue en mongol, mais surtout à l'initiale; dans le cas présent, il peut s'agir seulement de deux formes dialectales mongoles, dont celle en -s- serait naiman (donc occidentale) comme le veut Rašidu-'d-Din; je ne crois pas qu'aucune de ces deux formes se soit retrouvée ailleurs jusqu'ici.

P. 383. — Les hommes dont il est question sous le n^o 6 ne sont pas chargés "to carry the swords in one place", mais ce sont des porteurs de sabre (comme les *qorčï* sont porteurs de carquois); il s'agit de ceux que les textes appellent plus tard des *ıldüčï*, en mongol classique des *ıldüčï*, de *ıldü* (*ıldü*), "épée".

P. 383. — Pour le n^o 7, le terme d'*aqtačï* est employé dès cette occasion dans le texte mongol (§ 124).

P. 383. — La coutume d'envoyer des messagers porteurs de flèches est attestée déjà pour les Tibétains sous les T'ang. M. B. a peut-être raison dans son hypothèse très ingénieuse sur les quatre personnages qui doivent être des "flèches qui vont loin" et des "flèches qui vont près", mais il ne faut pas oublier que, dans l'original mongol, *qola-yin qo'očağ oyıra-yin odola, qo'očağ* et *odola* sont des noms de flèches inconnus par ailleurs et que *qola*, "loin", et *oyıra*, "près", sont 'amenés par l'allitération'.

P. 383. — La description de la "garde" de Gengis-khan et de ses successeurs méritera un travail spécial; en attendant, on peut

ba'určïn serait primitivement mongol, et c'est du mongol que le mot aurait passé en turc où il a fait une assez grande fortune depuis l'époque mongole (*Doklady Ak. nauk*, B, 1926, 28); M. Poppe (*Zap. Koll. Vostokovedov*, III, 574) a suivi M. Vladimireov. Le raisonnement me paraît assez fragile. La traduction mongole du *Lî-šî'i gur-khañ* est du XVIII^e siècle, et n'ajoute naturellement rien en elle-même aux mentions qu'on trouve par exemple dans l'*Histoire secrète des Mongols*. Mais l'*Histoire secrète* elle-même contient de nombreux mots purement turcs que les Mongols ont empruntés. Ce qu'il faudrait nous montrer en mongol, c'est le mot *ba'ur* lui-même; il ne s'y est jamais rencontré. Jusqu'à nouvel ordre, nous devons bien tirer *ba'určï* de *ba'ur*, "foie", comme le faisait déjà Radlov (IV, 1433), mais ce sera en tant que les Mongols ont emprunté le terme tout fait à un dialecte turc où "foie" se disait peut-être *ba'ur* ou *baur* plutôt que *baçır*; tel est le cas aujourd'hui par exemple en kirghiz et en turc de Kazan.

joindre aux informations de M. B. la longue note de Chavannes dans *T'oung Pao*, 1904, 429—432, et aussi Yule-Cordier, *Marco Polo*³, I, 379—381, *Notes and Addenda*, 69. Il est certain qu'au moins à partir du début du XIV^e siècle, la garde était le *käšik*, et les soldats de la garde étaient les *käšiktän*, au singulier *käšiktü* (et *käšiktüi*). Malgré Yule et Cordier, il faut garder le “Quesitan” (= “Quesictan”?) des mss. de Marco Polo et ne pas corriger en “Quesican”; M. Benedetto a malheureusement encore suivi Yule. De même le كزیکبانان *käzīkbānān* que M. Blochet a toujours adopté dans son édition de Rašīdu-'d-Dīn paraît à lire كزیکتآن *käzīktānān*, pluriel persan de *käzīktän*. Bien qu'au XVIII^e siècle les commissaires de K'ien-long n'aient plus su que faire des transcriptions chinoises de *käšīktän*, *käšīktü*, *käšīktüi*, et les aient altérées pour les amener à *jisäyitüi*, le vieux mot subsiste dans le nom de la tribu mongole des Kešikten, qui ne sont pas du tout des “heureux”, mais qui, comme tant de tribus mongoles actuelles, tirent leur nom de charges de cour de l'époque mongole. Mais si la forme *käšik* et ses dérivés sont bien assurés pour la fin de la dynastie mongole, il n'est pas sûr que cette forme soit primitive. On a vu que Rašīdu-'d-Dīn écrit *käzīktānān*, pluriel persan de *käzīktän*, et il parle ailleurs des “quatre *käzīk*” (éd. Blochet, II, 532), qui sont les quatre sections de la garde se relayant tous les trois jours; mais ailleurs il orthographe كشیك *käšīk* (cf. Quatremère, *Hist. des Mongols*, 309—311). D'autre part, les transcriptions chinoises du *Yuan che* et aussi d'autres textes écrits sous les Mongols sont avec 薛 *sie* en second élément, ce qui paraît supposer **käsük*, **käsüktän*, ou **käzük*, **käzüktän*, mais non *käšīk*, *käšīktän*. En outre, on doit se rappeler que le *Yuan che* par exemple suit des sources où *s-* devant *i* restait encore *s-*, au lieu que ce *s-* est toujours passé à *š-* pour les transcriptions de l'*Histoire secrète des Mongols*; ce passage de *s-* à *š-* devant *i* doit donc se placer vraisemblablement vers la fin du

XIII^e siècle, et peut-être d'abord dans certains dialectes seulement. Le mongol classique ne connaît plus qu'un mot *käšik* (*kešik*), au sens de "faveur", "bonté"; en réalité c'est à mon avis le même mot que l'ancien *käšik*, "garde", mais, dans les deux sens, les Mongols ont emprunté le mot au turc *käzig* ou *käzik*, bien attesté en ouïgour, et dont le vrai sens est "tour" (on prend son "tour" de garde) et par suite "sort", "destinée" (cf. par exemple Radlov, II, 1172—1176, et F. W. K. Müller, *Uigurica*, II, 22, 68); on trouve aussi dialectalement, en kirghiz par exemple, la forme *käzük* (qu'il ne faut pas confondre avec *käsäk*, "morceau", "branche", à laquelle répond le mongol [emprunté?] *käšiün*). Il me semble que, lorsque les Mongols ont emprunté le mot, la langue a hésité quelque temps entre les deux formes *käzik* ou *küzäk*; mais le mongol n'avait pas de *z* et le rendait soit par *ǰ*, soit par *s*; la forme *käzük* a donné **käsäk*, qui est représenté par les transcriptions chinoises faites sous la dynastie mongole; la forme *käzik* s'est naturellement maintenue telle quelle en *ǰaghataï* et chez certains auteurs persans, mais en mongol elle a commencé par donner *käšik*, qui a abouti au *käšik* actuel dans le courant du XIV^e siècle; le mandchou a emprunté le mot sous la forme *kesi*, au sens de "bonheur", "bénédiction" ¹⁾.

Pour ce qui est des deux grandes catégories des personnes composant la garde, M. B. les appelle "*turǰewut*" et "*kebtewut* (singulier *kebtewur*)". Pour le premier terme, il faut lire *turǰa'ut* (= *turǰa'ut*), pluriel de *turǰaq* (= *turǰaq*); le mot, emprunté au turc, se trouve déjà au sens de "garde" dans le *Qutadǰu bilig* (cf. Radlov, III, 1457) ²⁾; les 70 *turǰa'ut* (*dalan turǰa'ut*) ou "70 gardes

1) Le note 7 de la p. 383 de M. B. est donc à modifier ainsi que le passage sur lequel elle porte: *käšik* n'est pas à interpréter là par "heureux", et *käšiktän* n'est en tout cas pas le pluriel de *käšik*.

2) *Turǰaq* (= *turǰaq*) ou *turǰaq* se rencontre assez souvent non seulement dans l'*Histoire secrète des Mongols*, mais aussi dans Rašidu-'d-Din, où Berezin (V, 280 et XV, 128) l'a mal interprété tantôt par "retenir", tantôt par "guerrier". M. Blochet (II, 27, 77;

de jour” dont parle M. B. d’après l’*Histoire secrète des Mongols* (par exemple § 192) se retrouvent dans Rašidu’d-Dīn où il est question de Toqučar qui était connu sous le surnom de Dalan-turqaqtu Toqučar (Berezin, dans *Trudy*, V, 151; XV, 14), c’est-à-dire de “Toqučar qui a les 70 *turqaq*”; le suffixe *-tu* est régulièrement le suffixe mongol de possession ¹⁾. Si le mot *turqaq* (*turʒaq*), pluriel *turqaʼut* (*turʒaʼut*), n’a pas subsisté directement en mongol classique, je ne doute pas que nous devions le retrouver dans le nom des “Torʒōt” (écrit aujourd’hui Torʒoot) ou “Torʒūt”, mais dont la forme ancienne, encore adoptée par Sanang-Secen, est Torʒaʼut (Turʒaʼut); les explications données pour ce nom par Howorth (I, 558) et par Aristov (*Zamětki o korennom sostavě*, 308) sont fantaisistes. Les Torʒōt doivent ce nom soit au souvenir de la garde de Gengis-khan, soit, en tant que descendants des Kéraït, à l’ancienne organisation de *turʒaq* que nous savons par l’*Histoire secrète des Mongols* avoir existé chez les Kéraït avant d’être adoptée par Gengis-khan ²⁾.

Quant aux “*kebtewut*” ou *käbtäʼüt* de l’*Histoire secrète des Mongols*,

App., p. 29) a donné l’explication correcte par “garde, sentinelle”, mais en ajoutant le mot en écriture mongole comme s’il l’avait rencontré dans un texte vraiment mongol; nos dictionnaires mongols ignorent en réalité *turʒaq* et je suppose que M. Blochet l’a tacitement remis en écriture mongole en partant de la forme turque. Pour l’emprunt du mot en persan, cf. encore Vullers, I, 435.

1) Berezin, V, 280, s’est absolument mépris sur ce terme mongol et sur sa glose explicative en persan. En comparant la lecture ancienne d’Erdmann, et celles de Berezin dans V, 280, et VII, 201, il paraît bien qu’il était dit en persan de quelque manière que Toqučar était à la tête de tout ou partie des *turqaq* et des *käsiktü*; quant au terme mongol, les manuscrits utilisés par Berezin le donnent correctement.

2) J’ai rédigé depuis longtemps un travail sur l’histoire ancienne des Kalmonks, que je n’ai pas fait encore paraître parce que je n’avais pas la solution de certaines difficultés; c’est dans ce travail que je reviens sur l’histoire des Torʒōt. Je dois dès à présent toutefois prévenir une objection: Berezin, non sans hésitation d’ailleurs, a supposé le nom des Torʒōt ancien et a cru qu’il existait au temps même de Gengis-khan. Mais c’est là une erreur; ce qu’il a lu ترعوت Torʒut (V, 78) est à transcrire Taryut, et nous avons là la tribu des Taryut dont le nom se trouve dans l’*Histoire secrète des Mongols* (§ 120).

le singulier n'en est pas "kebteww" (qui ne s'est jamais rencontré), mais *käbtä'ül*, donné lui aussi à maintes reprises dans l'*Histoire secrète des Mongols* et qui est identique au كبتاؤل *käbtäül* que M. B. lui-même a bien retrouvé sous les leçons fautives de Berezin¹⁾. Le mot n'a pas survécu en mongol littéraire et semble être une formation mongole tirée de *käbtä-*, "être couché"; il serait alors analogue aux mots *ĵaghataï yatış* et *yataγ*, "garde de nuit", tirés de *yat-*, "être couché". Mais l'origine des dérivations turques et mongoles en *-'ul* (<-*γul*) ou *-'ül* (<-*gül*) pour des noms de fonctions n'est pas encore claire²⁾.

1) *Käbtäül* était déjà donné correctement, quoiqu'avec un point d'interrogation, dans Hammer, *Ikhane*, I, 89. Aux passages de Berezin déjà relevés par M. B., il faut joindre V, 84.

2) M. W. Bang a groupé un certain nombre de ces mots en *-'ul*, *-'ül* dans *Vom Köktürkischen zum Osmanischen II—III*, 56—66, et propose d'y voir primitivement des abstraits, ce qui ne me paraît pas établi. L'étude serait à reprendre en recherchant si cette suffixation est primitive en mongol comme en ture ou si les formations vraiment mongoles de ce type (telle que *käbtä'ül*, *käbtäül*) sont analogiques des formations turques à même suffixe. Beaucoup de ces mots sont encore obscurs; on a déjà vu plus haut que tel était le cas pour *bögäül* ou *bäkäül* (*bägäül*?). Non moins obscur est كوتاؤل *kütäül* que M. Bang (p. 60) n'indique que sous cette forme, mais auquel il faut joindre كاتاول *kätäül* et كاتاول *kätäül* (Radlov, II, 1053 et 1127); M. Bang en rapproche l'afghan *kottwāl*, ce qui ajoute encore aux complications, car ce dernier mot, qui n'est pas afghan d'origine, est assez ancien et a eu une grande fortune; on le rencontre au moins dès Rašidu-'d-Dīn (كوتاول dans Blochet, II, 33), et on trouvera d'autres renseignements sur lui dans Vullers, II, 907, et dans Yule, *Hobson-Jobson*², 265. Si la forme primitive est *kütäül*, et non *kätäül*, on songe naturellement à un dérivé de turc *küt-*, "garder"; mais on est presque tenté de lire *kötäül* et de voir là une prononciation *ĵaghataï* en *ö* d'un mot primitivement à voyelle *ä*; une contamination entre *kütäül* et *käbtä'ül*, sans être impossible, ne paraît pas vraisemblable. Parmi les beaux mots de ce type non relevés par M. Bang, il faut inclure encore *Sartaγul* = *Sarta'ul*, nom mongol des Musulmans (surtout de ceux du Turkestan russe) au Moyen Age, pour lequel on a aussi alors les formes *Sartaqtaï* et *Sartaqčīn*; ce sont autant de dérivés de *Sartaq* (bien connu comme nom propre de personne sous les Mongols) qui n'est lui-même originellement que le nom même des "Sart" (déjà employé sous cette dernière forme dans le *Qutadγu bilig*). De même encore les قوشاول *qošaül*, قوشيقول *qošiγul* ou قوشاقول *qošaγul* de Rašidu-'d-Dīn (Berezin, *Trudy*, V, 205; XV, 33, 142, 170, 178), que Rašidu-'d-Dīn explique en disant qu'ils sont ainsi nommés parce qu'on les a constitués en prélevant deux hommes sur dix dans d'autres formations militaires; le mot semble donc se rattacher à une formation dérivée du turc

P. 383. — Les gardiens des portes sont bien des *üüdänči* comme M. B. l'a supposé.

P. 384. — L'étendard de Gengis-khan n'était pas "a standard with nine white tails", mais "a white standard with nine tails" (*yäsün költü čaqa'an tuq*, dans *Hist. secrète*, § 202); par *köl*, mot-à-mot "pied", auquel le chinois répond par 尾 *wei*, "queue", j'entends neuf "flammes" disposées l'une au-dessous de l'autre sur le côté flottant de l'étendard (celui opposé à la hampe); cette interprétation résulte pour moi des miniatures persanes où on voit des drapeaux mongols et des tableaux chinois où figurent des drapeaux des nomades même un peu avant les Mongols. Quant au drapeau décrit par "Mong Hong" (lire vraisemblablement Tchao Hong), ce n'est pas celui de Gengis-khan, mais celui de Muqali, également à neuf "queues", et nous ne pouvons dire si la "lune noire" se trouvait aussi sur l'étendard de Gengis-khan ou si elle était une marque distinctive de celui de Muqali; j'inclinerais plutôt à cette seconde solution.

P. 385. — "The military aristocracy, as among the Turks, bore the title of tarkhans"; les textes dont je dispose ne me paraissent pas justifier une affirmation aussi générale; de même ce qui est dit en général des honneurs témoignés aux *tarkhan* (en mongol *darqan*) lors des banquets concerne nommément les deux gardiens de troupeaux Badaï et Qïšliq (Qïšliq dans l'*Histoire secrète*) que Gengis-khan nomma *darqan* et à qui en outre il conféra le privilège exceptionnel d'avoir des gardes du corps porteurs de carquois (*qorčïn*) et des assistants qui, lors des banquets, accom-

qoš (emprunté dans mo. *qos*), "paire"; dans un passage parallèle à Berezin, *Trudy*, XV, 33, le *Cheng-wou ts'in-tcheng-lou* (59 b) écrit 火朱勒 *hou-tchou-lo*, ce qui semblerait ramener à **qajul*, mais peut-être le second caractère est-il fautif (par exemple pour 殊 *chou*). Sur les formes en *-aul*, cf. aussi von Le Coq, *Türk. Namen und Titel in Indien*, 5—6.

plissaient pour eux un rite d'invitation (*ötök*) analogue à celui observé pour le souverain lui-même¹).

P. 386. — Si "gauche" signifie "Est", ce n'est pas précisément parce que les Mongols regardaient le Sud comme "le côté le plus honorable", mais en tant qu'ils s'orientaient face au Sud, à la chinoise.

P. 387. — "Tashatun" se trouvait bien déjà dans l'édition russe, mais c'est une forme fautive; le seul document qui nous parle de ce personnage ouïgour, et qui est sa biographie au ch. 124 du *Yuan che*, écrit 塔塔統阿 T'a-t'a-t'ong-a; le nom ne se laisse pas encore restituer complètement, mais la seconde partie ne peut être que le turc *tonga*, "héros" (cf. *JA*, 1913, I, 457). Il est assez

1) Tel me paraît bien être le sens du § 187 de l'*Histoire secrète des Mongols*, mal compris par Palladius. Le mot *ötök* ou le verbe *ötöklä'ül-* apparaissent à plusieurs reprises dans l'*Histoire secrète* (§ 154, 189, etc.); l'*ötök* était l'"invitation à boire"; *ötöklä'ül-* est le causatif du verbe dénominal issu de *ötök*. Le *Tcho-keng lou* de 1366 (21, 19—20) décrit le rite observé pour boire dans les banquets impériaux. Un homme tenant une tablette de bois était debout à gauche du souverain; un autre tenant une coupe se tenait debout à sa droite; celui qui tenait la tablette disait 幹脫 *wo-t'o*; celui qui tenait la coupe répondait 打彌 *ta-pi*, la musique jouait, puis on présentait le vin à l'empereur qui buvait; quand il avait fini, la musique reprenait un autre air et on offrait à boire aux hauts dignitaires. T'ao Tsong-yi, l'auteur du *Tcho-keng lou*, voit là un rite que les Mongols auraient hérité des Kin, mais je crois plus vraisemblable, dans le cas présent, qu'il s'agisse d'un usage turc. En effet *wo-t'o* est naturellement l'*ötök* de l'*Histoire secrète des Mongols*. Le mot n'a pas survécu en mongol, mais en fait je ne le crois pas mongol d'origine; c'est simplement, à mon avis, le mot turc *ötüg*, "prière", et il ne peut être qu'emprunté (et assez tardivement) en mongol, car la correspondance normale de *ötü-* en mongol est *özi-*, parfaitement attesté; en somme, la formule d'invitation serait la même que celle usuelle en chinois dans le même cas, 請請 *ts'ing-ts'ing*, "je [vous] prie, je [vous] prie". Et quant à *ta-pi*, en valeur de transcription sous les Mongols **dabi* (avec les incertitudes de notation entre *t-* et *d-* initiaux dans les transcriptions chinoises de mots altaïques), j'y vois le turc *tabîq* ou *tabuq*, "hommage", "respect", qui existe en mongol, mais emprunté au turc (cf. Vladimircov, dans *ZVOIRAO*, XX, 170). En somme, le premier héraut dirait, "je vous prie", et le second ajouterait "en hommage". Dans les textes chinois de l'époque mongole, on trouve souvent la mention d'une catégorie de gens appelés 幹脫 *wo-t'o* (altéré dans bien des cas en 幹脫 *kan-t'o*); malgré l'identité de la transcription, il s'agit d'un tout autre original; ce second *wo-t'o* représente une prononciation *ortoq* de *ortaq*, nom connu des associations commerciales qui étaient organisées surtout par les Musulmans.

singulier qu'aucun texte du XIII^e siècle n'ait livré jusqu'ici le nom de ce personnage, ni ne fasse allusion à son histoire; sa popularité paraît commencer lorsqu'il reçut un titre posthume en 1308, et il se peut que son rôle ait été grandi après coup¹).

1) T'a-t'a-t'ong-a est bien connu en Europe depuis l'article qu'Abel Rémusat lui a consacré (*Nouv. mélanges asiatiques*, II, 61—63); celui-ci l'a tiré du *Yuan che lei-pien* (28, 2) qui reproduit en réalité le *Yuan che* avec quelques coupures; je ne sais à quoi Rémusat fait allusion en disant que la conversation de Gengis-khan et de T'a-t'a-t'ong-a "est racontée avec quelques détails de plus dans divers ouvrages mandchous et chinois"; s'il s'agit du *Yuan che* et qu'il y ait eu accès, on ne voit pas pourquoi il ne l'a pas utilisé directement (le *Mong-vou-eul che-ki* ne connaît pas d'autre source que le *Yuan che* pour T'a-t'a-t'ong-a; cf. aussi *Asia Major*, II, 287). En tout cas, et à part une suite de contresens de Rémusat à la p. 62 sur les paroles que, selon Rémusat, T'a-t'a-t'ong-a adresse aux "autres princes" lorsque, dans le texte, le Ouïgour parle à ses propres fils, il y a une différence importante entre le *Yuan che* et le *Yuan che lei-pien*. Celui-ci dit que Gengis ordonna à T'a-t'a-t'ong-a d'"enseigner les princes ses fils au moyen des lettres ouïgoures" (太子諸王 *t'ai-tseu tchou-wang* ne signifie pas "le fils aîné de Tchingkis et les autres princes mongols" comme l'a cru Rémusat; il n'y avait pas à proprement parler de *t'ai-tseu* ou "prince héritier" en 1206; le *Mong-Tu pei-tou* a une rubrique *t'ai-tseu tchou-wang*, et tous les fils de Gengis y sont appelés *t'ai-tseu*; *t'ai-tseu* a eu d'ailleurs, parmi les Kin et ensuite parmi les Mongols, des emplois encore plus lâches). Mais le texte complet du *Yuan che* est que Gengis-khan ordonna à T'a-t'a-t'ong-a "d'enseigner aux princes ses fils à écrire la langue nationale (c'est-à-dire le mongol) au moyen des lettres ouïgoures" (命教太子諸王以畏兀字書國言). Si Rémusat a connu le texte véritable du *Yuan che*, on comprend d'autant moins qu'il l'ait négligé que cela lui aurait permis de corriger l'opinion de Klaproth, reproduite et approuvée par lui en 1820 dans les *Recherches sur les langues tartares* (p. 31), et selon laquelle "sous le règne de Tchinggis-khan et des trois premiers de ses successeurs, Ogode-khan, Gouïyou-khan et Monggou-khan, on n'écrivait pas en langue Mongole, mais en ouïgour". Le rôle prêté à T'a-t'a-t'ong-a par sa biographie peut avoir été grandi indûment, mais il n'y a guère à douter qu'on ait écrit la langue mongole, avec des caractères ouïgours, dès le début du XIII^e siècle. Nous ignorons en quelle langue Gengis-khan aurait ordonné en 1206 à Šigi-qutuqu d'insérer les sentences judiciaires sur les "cahiers bleus" dont il sera question bientôt; *a priori* on doit penser que c'était vraisemblablement en mongol; mais il y a peut-être quelques réserves à faire sur la date. Plus tard, lorsque Gengis-khan eut au Turkestan chinois des conversations avec le taoïste K'ieou Tch'ou-ki, il ordonna de noter en traduction chinoise celle du 29 octobre 1222 (cf. Palladius dans les *Trudy* de la mission russe de Pékin, IV, 331; Bretschneider, *Med. Res.*, I, 95, a confondu cette conversation avec celle dont il va être question ensuite, et ses conversations en dates européennes sont dans cette partie trop hautes d'un jour; c'est cette conversation du 29 octobre 1222 qui doit constituer l'ouvrage encore existant et que j'ai signalé dans *T'oung Pao*, 1928/29, 174—175). Mais, par la suite,

Même à prendre l'histoire au pied de la lettre, le *Yuan che* nous dit seulement que Gengis-khan, ayant appris par T'a-t'a-t'ong-a l'usage du "sceau en or" (金章 *kin-tchang*) du souverain des Naïman, fit dès lors apposer des sceaux sur ses propres édits; mais ni la biographie de T'a-t'a-t'ong-a, ni aucun texte contemporain de Gengis-khan ne donne, pour autant que je me rappelle, des renseignements sur le ou les sceaux que Gengis-khan employa. Le "sceau en or" du souverain Naïman n'avait naturellement pas été le premier du genre en Asie Centrale, et il ne fut pas le dernier; mais aucun terme mongol correspondant n'a encore été signalé, et le turc *altun tamça*, qui pourrait signifier "sceau d'or", s'est appliqué en fait non pas à un sceau en or, mais à un sceau apposé avec de l'encore d'or (cf. Pavet de Courteille, *Dictionnaire turco-oriental*, 31) ¹). M. B. parle de deux sceaux des souverains mongols, le *al-tamça* ou "sceau vermeil" et le *kök-tamça* ou "sceau bleu", mais ce sont là en réalité des termes tures, et les formes correspondantes mongoles **al-tamça* et **kökö-tamça* n'ont pas encore été relevées ²).

le 31 janvier 1223, Gengis-khan eut avec le maître taoïste une autre conversation qu'"il ordonna à ses assistants de noter au moyen de lettres *houei-ho*" (敕左右記以回紇字; cf. Palladius, *ibid.*, 333, 419); bien que, chez K'ieou Tch'ou-ki, *houei-ho* désigne tantôt les Musulmans et tantôt les Ouïgours, il est bien vraisemblable qu'il s'agit ici d'un texte écrit en langue mongole au moyen de l'alphabet ouïgour. Tel est le cas, de toute manière, pour la pierre dite de Gengis-khan qui doit être de 1225. Et on sait que le cachet de Güyük en 1246 est aussi en écriture ouïgoure, mais en langue mongole.

1) Cf. l'expression en apparence synonyme *altun nišanliq yartiq*, "édit au cachet d'or", dans le *yartiq* de Toqtamış (*ZVOIRAO*, III, 16); mais le *yartiq* de Tämür-qutluq, a (*ibid.*, 38) *altun nišanliq al tamçalıq yartıq*, ce qui montre que *nišan* et *tamça* ne se confondent pas.

2) Le mongol *tamça* est très vraisemblablement emprunté, et semble sorti du turc *tamça*; M. Bang, *Manich. Laien-Beichtspiegel* (*Muséon*, XXXVI, 210), le tient toutefois pour un reste d'une civilisation pré-turque. Le mot apparaît déjà dans les inscriptions de l'Orkhon sous la forme *tamqa*; l'explication de Radlov sur *tamça* = **taçma* (*ZVOIRAO*, III, 23) ne semble pas à retenir.

Le seul type de sceau des souverains mongols qui nous soit connu directement est le "sceau vermeil", apposé en vermillon sur du papier blanc; tel est le cas pour le sceau de Güyük et pour ceux des ilkhan de Perse; et le nom d'*al-tamγa* se rencontre assez fréquemment à partir du milieu du XIII^e siècle¹). Quant au *kök-tamγa*, Hammer (*Goldene Horde*, 219) l'avait déjà signalé. M. B. dit que "le sceau bleu ne s'est employé apparemment que dans les occasions les plus solennelles, principalement sur des documents adressés à des membres de la famille du khan"; et en note, il renvoie, pour un exemple d'"emploi du cachet bleu", à Rašidu-'d-Dīn (Berezin, *Trudy*, V, 40; texte persan, VII, 51). Mais cet exemple est celui-là même auquel Hammer avait déjà fait allusion, et on ne nous dit pas que le terme ou la chose soient mentionnés ailleurs. Dans ce passage de Rašidu-'d-Dīn, il est question des fils d'un compagnon de Hulaqu, lesquels fils étaient au service d'Abaza, et il est dit que l'un d'eux, آروق Aruq, "se rendit une fois en ambassade auprès du *qa'an* (= Khubilaï) et en apporta un *kök-tamγa*; et ici (= *en Perse*) toute la direction²) des *šüsünči* (?)³) lui fut

1) M. B. le signale dans le *Ṭabaqāt-i Nāṣiri*, p. 1158 (où la note de Raverty est indéfendable); cf. aussi Vullers, I, 48; F. Babinger, dans *Jahrbuch der asiat. Kunst*, II, 190; aux exemples déjà relevés, ajouter par exemple Ĵuwainī, II, 223, copié ensuite dans Rašidu-'d-Dīn (éd. Blochet, II, 39); ce sont là naturellement les *bullae rubeae* ou *bolle rosse* des textes relatifs aux khans du Qipčaq (cf. Yule-Cordier, *Marco Polo*³, I, 352). Hammer qui, dans sa *Geschichte der goldenen Horde*, imprimée en 1840 (p. 218), avait distingué le *al-tamγa* apposé en rouge de l'*altun-tamγa* apposé à l'encre d'or, a prétendu en 1843 dans sa *Geschichte der Ilkhanen* (II, 242) qu'*al-tamγa* est simplement "abrégré" (*abgekürzt*) d'*altun-tamγa*, "weil roth für die Farbe des Goldes gilt", et cette prétendue identité foncière des deux termes a passé dans Pavet de Courteille, *Dict. turk-oriental*, 31 (encore qu'à la p. 29 *al* seul soit rendu entre autres par "sceau... marqué en rouge..."); il n'y a, à mon avis, rien à retenir de cette théorie bizarre. Cf. aussi Samoilovič dans *Izv. R. Ak. Nauk*, 1918, 1110; 1926, 1115.

2) Je traduis par "direction" le mot que Berezin écrit toujours توسامیشی et lit *tūsāmišī* (cf. *Trudy*, V, 40 [2 fois], 77, 106 et la note p. 230) en le rattachant à *tüz-*, "préparer"; il le traduit tantôt par "organisation", tantôt par "institution", tantôt par "direction"; les deux premières fois, Berezin a indiqué des variantes de ses mss.; il n'en signale plus par la suite. M. Blochet (II, 85, 131, 133) donne la même forme que Berezin,

passée; et par la suite, par création d'Abaza-khan, il fut émir". Comme on le voit, rien dans le texte n'indique la nature et la

sans aucune indication de variantes, et je ne vois pas qu'il ait de note explicative sur ce mot, ni dans le corps du volume, ni dans l'Appendice. Il s'en faut cependant que la forme et l'origine du mot soient assurées. Tous les passages montrent qu'il signifie la "direction" d'un groupe d'individus, le fait de les avoir sous ses ordres. Mais le glossaire de l'édition de Bombay de Waṣṣāf écrit *yosamišī* (cf. Vullers, II, 1531) et y voit un doublet de *yasamišī*; bien que Quatremère n'ait rien dit de ce doublet dans sa note sur *yasamišī* (*Hist. des Mongols*, CLXII), cette solution ne serait pas impossible en soi, puisque nous avons vu les doubles formes *bögäül* et *bükäül* (*bägäül*?), *kötäül* et *kätäül* et qu'on connaît de bonne heure un doublet *yolauči* de *yalavač* (cf. ZFOIRAO, III, 23—24); mais il serait assez surprenant que Rašidu'd-Din employât concurremment les deux formes, et d'ailleurs *yasamišī*, bien que signifiant l'action de régler, de mettre en ordre, paraît se distinguer par une nuance sémantique du mot qui nous occupe ici et qui signifie le fait d'avoir tels ou tels groupes sous ses ordres. Si les mss. de Rašidu'd-Din ont bien dans la plupart des cas *توسامیشی* sans variante, comme les éditions de Berezin et de M. Blochet donnent lieu de le supposer, c'est à cette forme qu'il faudra se tenir. Mais les formes turques connues ne donnent pas directement d'explication satisfaisante (Radlov n'a pas de verbe *توسامان*; Pavet de Courteille, 234, a seulement un mot *توشامیشی* qu'il interprète par "rébellion", "action de s'élaner", mais pour lequel je ne trouve pas de correspondant dans Radlov, et qui d'ailleurs n'irait pas ici; à l'index de son t. 3, p. 18, s.v. *توشامان*, Radlov renvoie à un ³*tüšä-*, 1588, qui ne se trouve pas dans le corps même du dictionnaire, et d'ailleurs signifie vraisemblablement "étaler"); je me demande si, dans *tüšämīšī*, nous n'avons pas affaire à une forme verbale apparentée au mot mongol usuel pour désigner les "fonctionnaires", *tüšimäl* (< **tüsimäl*; emprunté en ouïgour tardif sous la forme *tüšimäl*; cf. Radlov, III, 1591, confirmé par ZFOIRAO, XVI, 03).

3) Les mss. de Berezin ont *سونجی*, *سونجی*, *سونجی*, et c'est *سونجی* que Berezin a adopté dans son texte, mais à la p. 232, n. 48, il a écrit sans mot dire *سوینچی* en disant que c'était là "naturellement" un mot apparenté à *sävinč*, "joie", et *sävinči*, "message agréable" (cf. Radlov, IV, 505—506), et il y retrouve même, empruntée selon lui au ture, l'expression chinoise 宣差 *siuan-tch'ai* qui est sûrement hors de question (dans les *Trudy* de Pékin, IV, 420, Palladius a dit au contraire que le terme "mongol" *siučü* [= *sävinči*, lire "ture" au lieu de "mongol"] était refait sur le chinois *siuan-tch'ai*; cette opinion ne me paraît pas plus plausible, et l'idée en est peut-être venue à Palladius en lisant la note de Berezin); dans XIII, 257, il a adopté *سيونجی*. Mais il me paraît bien probable qu'il faille préférer *سونجی* et reconnaître là les *سونجی* *susumči* qui apparaissent à deux reprises dans le *yarliq* de Tämür-qutluq, à côté des *yamči*, c'est-à-dire des gens en charge des stations postales (ZFOIRAO, III, 24—25, 37; aussi Samoïlovič dans *Izv. R. Ak. Nauk*, 1918, 1123, et *Neskol'ko popravok*, tir. à part des *Izv. Tavrič. Obšč. Istorii*, I [1927], 2); et il en est de même pour les deux prétendus *سونجی* de Berezin, *Trudy*, V, 181 (les mss. C et D, VII, 241, ont

valeur du *kök-tamya* ni n'établit même qu'il fût adressé à Abaqa et ne fût pas un diplôme remis à Aruq pour son usage personnel. Je crois donc que les conclusions de M. B. sont ici au moins prématurées, et peut-être même peut-on entrevoir une explication assez différente que je ne proposerai d'ailleurs qu'à titre très hypothétique.

Dans la traduction chinoise abrégée de l'*Histoire secrète des Mongols*, que Palladius avait alors seule à sa disposition, il est raconté (§ 203) comment Gengis-khan confia les fonctions de grand juge à Šigi-qutuqu (en 1206) et lui prescrivit d'inscrire les décisions sur des 青册 *ts'ing-ts'ö*¹⁾. Palladius (*Trudy de Pékin*, IV, 115) a traduit ce terme par "tablettes noires" (*černyya dšëicy*), en quoi

(سوسونجي). Radlov veut expliquer ce mot par *susun*, qui signifie en jağhataï "petit lait" et en kirghiz s'emploie au sens de "boisson" en général; d'après Radlov, il s'agirait d'un employé des stations de poste chargé de faire boire (et manger, ajoute Radlov) les fonctionnaires de passage. Malgré la transcription arabe et l'original ouïgour qui écrit le mot avec *u* et non *ü* dans la première syllabe, j'incline à revenir pour le *yarliq* à une étymologie que Berezin avait proposée (*Khanskie yarliki*, II, 31) et que Radlov a écartée, à savoir le mongol *š'üsün*, qui se contracte en *šüsün*, *šüsü*, et a été emprunté en mandchou sous la forme *šusu*; c'était le mot administratif sous les Mongols pour désigner les "rations" de vivres (on a sous les Mongols une transcription 首思 *cheou-ssen*, = *šüs, dans le *Yuan tien tchang*, 36, 2 v^o; Kovalevskii, 1431, enregistre un mot *šümüsün* ou *šümäsü* qui n'est peut-être qu'un doublet de *š'üsün*). Les *šüsünči* seraient les fonctionnaires en charge des rations, mais peut-être une contamination se produisit-elle de bonne heure en pays turc entre le mongol *šüsün*, peu connu, et le turc *susun*, et ceci expliquerait le *susunči* du *yarliq*, sinon même l'apparente forme à *s-* au lieu de *š-* des mss. de Rašidu-d-Dīn utilisés par Berezin. Le titre de *š'üsünčin* me paraît à retrouver encore vraisemblablement dans le "*sügüsüjün*" de Ramstedt, *Mongol. Briefe aus Idikut-Schähri (Sitzungsber. d. k. preuss. Ak. d. Wiss., Phil.-hist. Kl., 1909, 841)*. Tout comme les "*susunči*" suivent les *yamči* dans le *yarliq* de Tämir-qutluq, les *š'üsü* ou "rations" sont nommées juste après les *ula'a* ou "chevaux de poste" à la l. 12 de l'édit dit de la veuve de Darmabala, et de même à la l. 25 d'une inscription *'phagapa* inédite du Teh'ong-yang-kong datée de 1351; la combinaison *ula'a š'üsün* a d'ailleurs survécu en mongol (cf. Kovalevskii, 394), et a passé en mandchou sous la forme *ula šusu* (cf. le dictionnaire de Zakharov, p. 156).

1) L'édition de Yuan Teh'ang et celles qui la reproduisent ont ici 清册 *ts'ing-ts'eu*, qui est certainement fautif; Palladius a encore connu la leçon correcte, qui est confirmée par le texte complet à traduction interlinéaire.

il a été suivi par M. Vladimircov (*Čingis-khan*, p. 80) et ici même (p. 391) par M. Barthold. Dans une longue note (pp. 223—224), Palladius essayait de justifier sa traduction en disant que *ts'ing-ts'ö* signifie mot-à-mot "tablettes sombres", et de façon plus générale "notes", comme par exemple dans 戶口青冊 *hou-k'eu ts'ing-ts'ö*, "notes sur la population"; *ts'ing-ts'ö* désignerait aussi parfois des "diplômes accordés par le souverain"; enfin Palladius ajoutait que les Mongols se servent encore, pour prendre des notes, de tablettes de bois appelées *sambar*; elles sont graissées avec du beurre et frottées de cendre d'*arγal*; on écrit sur elle avec un roseau par exemple; les caractères ressortent en noir et se conservent longtemps. Palladius, à qui nous devons par ailleurs tant de renseignements excellents, me paraît avoir fait ici fausse route. Les *sambar* (ou plutôt, en mongol écrit, *sambara*) tiennent lieu d'ardoise ou de tableau noir, mais ils n'ont pas pour but de garder longtemps ce qu'on leur confie et qui dure naturellement bien plus longtemps sur du papier; or on verra, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, qu'il s'agit dans le texte d'assurer la conservation fidèle et immuable des décisions judiciaires. Par ailleurs, *ts'ing-ts'ö* signifie normalement "cahier bleu", et je ne sache pas qu'il s'attache à ce terme des sens aussi précis que le dit Palladius; peut-être à Pékin l'a-t-on employé populairement de nos jours pour des diplômes impériaux mandchous sur fond sombre, mais les dictionnaires ne l'ont pas enregistré jusqu'ici; quant à *hou-k'eu ts'ing-ts'ö*, je ne l'ai jamais lu ni entendu tel quel; l'expression courante est 戶口冊 *hou-k'eu ts'ö* ou 戶口冊子 *hou-k'eu ts'ö-tseu*, qui désigne les liasses de recensement. Si nous nous reportons au texte mongol de ce § 203, nous voyons que *ts'ing-ts'ö* est simplement la traduction littérale du *kökö dābtār* ou "cahier bleu" sur lequel devront être écrites les répartitions de population entre les nobles mongols et les décisions judiciaires et qui sera broché en cahier (*basa gür irgän-ü qubī*

qubīlaqsan-ī Jarqu Jarqulaqsan-ī kökō dābtār bičik bičijū dābtārlājū), et le texte de l'ordre de Gengis-khan continue en disant: "Qu'on ne change [rien] à l'écrit bleu qui aura été broché avec du papier blanc; que ceux qui y changeraient soient [traités en] coupables!" (*kökō bičik čaqa'an ča'alsun-tur dābtārlāksūn-i bu yū'ütäkätügüi; yū'ütäkükün haran aldaltan boltuqai*).

Comment faut-il entendre ce texte quant à l'exécution matérielle du *kökō-dābtār* ou "cahier bleu"? Le premier point important à noter est que nous sommes en principe en 1206, à un moment où il serait surprenant, mais non impossible, que Šigi-qutuqu eût su lire et écrire; mais il pouvait à la rigueur se servir de secrétaires sans savoir lire lui-même; on ne peut toutefois écarter absolument l'idée que, lors de la compilation de l'*Histoire secrète des Mongols* en 1240, la tradition orale ait rapporté à 1206 des faits qui étaient assez sensiblement postérieurs. Quoi qu'il en soit, le *kökō-dābtār*, qu'il ait été rédigé en 1206 ou quelques années plus tard, devait être en écriture ouïgoure et en langue mongole. Il était broché en papier blanc, mais le texte lui-même était un *kökō bičik*, une "écriture bleue", un "texte bleu". Ceci peut s'entendre de deux façons; ou bien le texte était écrit à l'encre bleue sur papier blanc, ou bien il était écrit sur papier bleu avec une encre d'une autre couleur¹⁾. Nous

1) Je ne fais intervenir ici que le papier, mais il pourrait à la rigueur s'agir de peaux; j'avais réuni plusieurs textes relatifs à d'anciens manuscrits mongols sur peau de mouton, mais ne retrouve actuellement que les références au commentaire du ch. 7 du **淵穎集** *Yuan-ying tsi*, f^o 13 v^o, et au **升菴合集** *Cheng-ngan ho tsi*, 169, 19 r^o. La question sera à reprendre dans une étude sur la diffusion du mot *diçqépa* (ou de son prototype oriental), lequel est à la base de persan *dāftār*, mongol *dābtār*, etc., et désignait primitivement un manuscrit sur peau; de même le sanscrit *pustaka*, hindoustani *pothi*, nom usuel des manuscrits hindous, est emprunté à un dérivé iranien de *pōst*, "peau". Cf. aussi *Hōbōgirin*, 47b (s.v. *baita*). Ces manuscrits mongols sur peau devaient être de même nature que ceux que les Juifs de Chine ont continué d'employer pour leurs *Pentateuques*; il y a eu aussi des manuscrits manichéens sur peau (cf. A. Stein, *Innermost Asia*, 594). Mais la matière même du *dāftār* est sans grande importance ici, où il s'agit surtout du sens à donner à la mention de la couleur "bleue".

connaissions des textes mongols écrits en bleu: tel est le cas par exemple pour le *Kanjur* mongol imprimé à Pékin que j'ai rapporté et qui est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Mais en outre on a écrit souvent en Extrême Orient des textes, surtout religieux, sur papier bleu foncé et presque noir; cet usage, attesté aujourd'hui pour des manuscrits bouddhiques des T'ang écrits à l'encre d'or, a été très répandu au Moyen Age chez les Mongols, les Tibétains, les Si-hia. Sous les Ming, les taoïstes offraient des suppliques aux dieux qu'on appelait des 青詞 *ts'ing-ts'eu* ou "écrits bleus"; ils étaient écrits à l'encre rouge sur papier bleu foncé¹⁾. Ici, le fait qu'on mentionne que le *kökö-däbtär* sera broché en papier blanc²⁾ donnerait presque à supposer que les feuillets eux-mêmes étaient d'une autre couleur, et je supposerais volontiers qu'il était en papier bleu-foncé et écrit à l'encre rouge ou même à l'encre d'or³⁾ si nous avions connaissance de textes d'usage laïc ainsi écrits. Faute d'indice de ce genre, j'admets provisoirement qu'il s'agit d'un texte écrit à l'encre bleue sur papier blanc. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, ce "*Cahier bleu*", qui consacrait les fiefs et les privilèges des nobles, était un ouvrage dont ils devaient se réclamer à l'occasion, et c'est par là que je reviens à Aruq et à son *kök-tamγa*. Ce qu'il

1) Cf. *JA*, 1913, I, 365—366; y joindre Palladius, *Russko-kitaïskii slovar'*, II, 344, qui donne des renseignements analogues mais en traduisant à nouveau *ts'ing* par "noir"; aussi Chavannes, *Le jet des dragons*, p. 114.

2) Ceci du moins paraît bien garantir que le nom de *kökö-däbtär* n'est pas dû à la couleur de la couverture comme c'est le cas pour les "livres jaunes, livres bleus", "livres rouges" de la diplomatie occidentale moderne.

3) Rašidu-'d-Dīn parle parfois d'un ouvrage mongol *Allan däbtär* ou "*Cahier d'or*", gardé sévèrement, et qui semble avoir contenu, entre autres, des données généalogiques sur les grandes tribus mongoles; cf. à son sujet, Quatremère, *Hist. des Mongols*, 74; Berezin, *Trudy*, V, 183; Blochet, *Introd. à l'histoire des Mongols*, p. 309 (à la p. 97, M. Blochet dit que Rašidu-'d-Dīn renvoie "souvent" à l'*Allan däbtär* dans ses notices des tribus; c'est très exagéré); Barthold, *Turkestan*², 44—45. Évidemment ce livre pouvait être écrit à l'encre d'or, mais d'autres titres de chroniques, comme celui des *Allan tobči*, n'ont sûrement pas cette signification, et le mot "or" peut simplement avoir été adopté dans le titre avec la valeur de "précieux".

rapporta de la cour de Khubiläi à la cour de Perse, n'était-ce pas un extrait de cette sorte de d'Hozier mongol, et naturellement muni d'un sceau pour en garantir l'authenticité? ¹⁾ Comme c'était alors un extrait du "*Cahier bleu*", l'habitude avait pu se prendre d'apposer en pareil cas un cachet bleu. Ou encore, à la rigueur, le nom de *kök-tamça* pouvait désigner par extension un extrait du "*Cahier bleu*", copié à l'encre bleue comme l'original, d'où *kök*, et muni d'un sceau, d'où *tamça*. Une dernière hypothèse enfin serait qu'à raison du *kökö-däbtär*, le nom de *kök-tamça* se fût par la suite appliqué à tous les jugements délivrés par le tribunal suprême de l'empire mongol, même s'ils n'avaient rien à voir avec le contenu même du *kökö-däbtär* primitif. Il se peut enfin que la notion même du *kökö-däbtär* soit à rapprocher de ces chroniques *nīlapīṭa* que Hiuan-tsang (trad. Julien, *Mém.*, I, 72) signalait dans l'Inde.

P. 391. — "The office of "Great Bakhshi", *i. e.* head of the civil administration in any particular district, was designated by the Chinese term taishi. In the lifetime of Chingis-Khān the title of taishi was borne by the head of the Mongol civil authority in China, a Jurchit by birth. The commanders of the Qarā-Khitāy and Jurchit auxiliaries bore the title of daishi, with, according to Rashīd ad-Dīn, meant "Commander of a tümen" (division of 10000 men), but there is no doubt that in this case we have the same word taishi." Il y a dans ce paragraphe certaines inexactitudes dues aux sources dont M. B. a disposé, et aussi quelques autres points qu'il vaut de préciser.

En premier lieu, le "*daishi*" (*daīšī*) de la seconde phrase, qui

1) Ceci ne veut naturellement pas dire que Šigi-qutuqu n'ait pas jugé de procès d'autres sortes, ni même que ces autres causes n'aient pas figuré dans le (ou les) *kökö-däbtär*. Sur le rôle de juge de Šigi-qutuqu, M. B. fait aussi état d'un paragraphe de Rašīdu-'d-Dīn (Berezin, *Trudy*, V, 59) et je crois qu'il a raison, bien que Berezin (*ibid.*, VII, p. xi) estime ce passage interpolé.

signifierait commandant de *tümän* et serait identique à *taiši*, résulte de mauvaises lectures de Berezin. Dans le passage auquel M. B. renvoie, Berezin (*Trudy*, XV, 143) a parlé d'un "Uyaru-daiši", et c'est à propos de ce personnage que se trouve, pour "daiši", la glose sur le sens de commandant de 10000 hommes invoquée par M. B.; mais les mss. mêmes de Berezin (*Trudy*, XV, texte persan, p. 214) montrent qu'il faut lire **ويار وانشی** Uyar-vanšai (ou Ūyār-vanšai), et c'est là le même personnage que Berezin a correctement appelé Ūyār-vanšai dans *Trudy*, XV, 33; la glose sur *vanšai* au sens de chef de 10000 hommes se trouve déjà dans ce premier passage, et l'équivalence n'en est pas douteuse: c'est le chinois 元帥 *guan-chouai*, "généralissime"¹⁾; le passage parallèle du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* (éd. de Wang Kouo-wei, 59b) a d'ailleurs 烏葉兒元帥 *Wou-ye-cul guan-chouai*, et il s'agit de 吾也而 *Wou-ye-eul*, Ūyār, qui a une biographie dans le ch. 120 du *Yuan che*²⁾.

1) Rašid emploie aussi **وانكشای** *vanšai* et **وانشی** *vanšai* (*Trudy*, XV, texte persan, 53, 214). Il faut lire de même **يونكشى** *junšai* ou **جونكشى** *junšai* = *guan-chouai* dans Berezin, XV, 20, 22, 25, 26. Ces dernières orthographes semblent suggérer une prononciation mongole du titre chinois de *guan-chouai* où le *y* était passé à *ǰ*- et où l'*n* s'était gutturalisé. Je soupçonne que c'est ce titre qui est employé comme nom propre pour le compagnon de Gengis-khan dont l'*Histoire secrète des Mongols* écrit successivement le nom *ǰungso* (ou *ǰungsu*?), *ǰungσαι*, *ǰungšai* et *ǰungšwai*.

2) L'identité des personnages ne peut faire doute, mais Rašidu'd-Dīn fait de Ūyār un "Qarakhitai", c'est-à-dire un K'i-tan (chez Rašid, Qarakhitai désigne aussi bien les K'i-tan restés dans la Chine du Nord que les "Qarakhitai de Balasaqun), au lieu que le *Yuan che* dit que c'est un 珊瑚竹 *Chan-tchou* (lu San-tchou à l'époque mongole), c'est-à-dire un Salǰi'ut, donc un Mongol, et connaît son père 圖魯華察 *T'ou-lou-houa-tch'a* (**Turyača*q?, **Turyaqča*q?); les tableaux généalogiques de Ts'ien Ta-hin ont pour les membres de cette famille des variantes de noms et une suite de descendants que le *Yuan che* ne donne pas et qui proviennent vraisemblablement de quelque inscription funéraire que je n'ai pas retrouvée. Il est possible que Rašidu'd-Dīn ait fait une confusion entre les Chinois du Nord (漢人 *Han-jen*) que conduisait Ūyār, c'est-à-dire pour lui des gens du Khitai, et les Qarakhitai, c'est-à-dire les K'i-tan. Ūyār, d'après le *Yuan che*, aurait vécu 95 ans, de 1162 à 1257. J'ai rétabli *Chan-tchou* (San-tchou) en Salǰi'ut,

Je ne sais où M. B. a pris que le titre de *taiši* correspondait à l'“office” de “grand *baχši*”, “chef de l'administration civile dans un district quelconque”; Rašīd glose *taiši* par *baχsi-i buzurg* et par *baχši u ustād-i buzurg*, mais il n'est pas à ma connaissance qu'un terme administratif turc d'*uluγ baχši* ou mongol de *yākā baqši* ait jamais été rencontré avec l'indication d'une telle équivalence. Quant à l'original du titre de *taiši* des textes mongols, tantôt c'est 太子 *t'ai-tseu*, mot-à-mot “prince héritier”, mais dont le sens s'est affaibli dès l'époque mongole au sens de “prince du sang”, puis qui a fini par devenir le simple équivalent de “noble apanagé” pour les *taiji* (= *t'ai-tseu*) ou *hong-taiji* (= 皇太子 *houang t'ai-tseu*, mot-à-mot “prince impérial”) de l'époque moderne; et tantôt c'est le chinois 太師 *t'ai-che*¹⁾. Dans la vraie Chine du Moyen Age, le titre de *t'ai-che*, mot-à-mot “grand instructeur”, était encore très élevé, bien que ne répondant plus à aucune fonction réelle; l'explication de Rašīd n'est donc pas inexacte; mais sous les Leao, le titre de 太師 *t'ai-che* a été adopté comme nom de fonction dans toutes sortes d'administrations civiles et militaires, métropolitaines et provinciales, sans que ces fonctions aient rien à voir avec les *t'ai-che* de la hiérarchie purement chinoise; en particulier, il y avait un *t'ai-che* dans chaque “grande tribu”; il prenait rang après le 夷離堇 *yi-li-kin* (probablement le *irkin* ou *erkin* des vicilles

comme l'avait fait d'ailleurs déjà Ts'ien Ta-hin; à s'en tenir au texte de Berezin sur les tribus mongoles, on pourrait hésiter entre les ساجیوت *Saljiūt*, qui sont les *Saljiūt* (*Trudy*, V, 180) et le nom de tribu qu'il lit سناجیوت *Sanjiūt* (*Trudy*, V, 187), mais deux de ses manuscrits (les meilleurs) ont ساجیوت *Sijjiūt*, et je ne doute guère que ce soient là les *Sijju'udai* (< *Sijju'udai*) du § 49 de l'*Histoire secrète*. Pour le nom des *Saljiūt*, on serait a priori tenté, malgré les légendes généalogiques mongoles, d'y retrouver le même nom qui est représenté par celui des *Saljuq*, les *Seldjontides*; mais M. B. (p. 257) fait remarquer que la véritable forme de ce dernier nom est *Säljük*, ce qui rend l'identification plus difficile.

1) M. Vladimircov (*Čingis-khan*, 14) n'a envisagé que l'équivalence *t'ai-tseu*; il faut lui ajouter celle de *t'ai-che*.

titulatures turco-mongoles) et les deux ministres (*tsai-siang*) de droite et de gauche de cette tribu (*Leao che*, 46, 1a). Mais la valeur du titre avait tellement changé que les Chinois à leur tour ne l'ont pas reconnu, et le *Näkün-taiši*¹⁾ du § 50 de l'*Histoire secrète des Mongols* est appelé un 太子 *t'ai-tseu* dans la traduction chinoise de ce texte, un 大石 *ta-che* (lire 太石 *t'ai-che*) dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* (35 b)²⁾, un 太司 *t'ai-sseu* dans le tableau généalogique du début du *Tcho-keng lou* de 1366 et dans le tableau correspondant du ch. 107 du *Yuan che*, et les traducteurs chinois de Sanang Secen ont à leur tour rendu son titre phonétiquement par 泰實 *t'ai-che*. Nombre des *taiši* dont il est question dans les textes relatifs aux origines de l'empire mongol peuvent ainsi suivre la tradition des *Leao*, et leur valeur n'est pas encore nécessairement celle des véritables *t'ai-che* chinois, pas plus qu'ils ne sont nécessairement administrateurs d'un territoire civil; c'est en outre là une fonction que les véritables *t'ai-che*, quand l'empire mongol aura vraiment pris par la suite une allure chinoise, n'exerceront jamais; les *t'ai-che* du temps de Rašidu-'d-Din étaient en principe de hauts dignitaires métropolitains³⁾.

1) Pour ce nom l'explication hypothétique de *näkün* par *nikän*, "un", mise en avant par Berezin (*Trudy*, XIII, 192), est naturellement à rejeter. Le mot n'a pas survécu en mongol, mais se retrouve dans le § 200 de l'*Histoire secrète des Mongols*, où il est traduit par 家人 *kia-jen*, "serviteur"; en outre, le vocabulaire arabo-mongol de Leyde récemment et brillamment étudié par M. Poppe contient (*Izv. Ak. Nauk*, 1928, 72) un terme نِكُون بُول *nikün bōl* (à lire vraisemblablement *nekiün bōl* = *näkün bōl*) qui est traduit en arabe par "femme esclave" (*bōl*, mo. écrit *bo'ol*, signifie "esclave" en général; j'ignore quel est le terme arabe en question, car M. Poppe n'a donné que la traduction des mots arabes); M. Poppe, qui ne connaissait pas le § 200 de l'*Histoire secrète*, a justement rapproché du mot de son vocabulaire le nom de *Näkün-taiši* et le mandchou *nehu*, "femme esclave".

2) Cette transcription permet de se demander si le fameux 耶律大石 *Ye-liu Ta-che*, le fondateur des *Leao* occidentaux ou *Qarakhitai*, n'est pas simplement à l'origine un *Ye-liu taiši*.

3) Ces titres chinois passés chez les peuples non chinois du Nord demanderont une étude spéciale. C'est ainsi que, au début de l'époque mongole, les *sänggün* ou *sänggüm*

Pour dire que, sous Gengis-khan, le chef de l'autorité civile mongole en Chine, un Jučen, portait le titre de *taïši*, M. B. renvoie au *Mong-Ta pei-lou* dans la traduction de Vasil'ev (*Trudy*, IV, 223); mais deux pages plus haut (p. 221), il aurait pu voir que ce même titre de *taïši* est donné dans le même texte au lieutenant-général commandant les forces militaires, le *kouo-wang* Muqali¹). Quant au *taïši* même que M. B. a en vue, le texte qui le concerne dans le *Mong-Ta pei-lou* soulève d'assez sérieuses difficultés. Ce texte est ainsi conçu: "Le principal ministre, le *t'ai-che* 脫合 T'o-ho, est le frère aîné du 太傅 *t'ai-fou* 兔花 T'ou-houa; il est originairement un Jučen; c'est un homme très rusé; les [deux] frères, l'aîné et le cadet, se soumirent au souverain mongol (= Gengis-khan) qui a fait d'eux des généraux et ministres". Sur le *t'ai-fou* T'ou-houa, aucun doute n'est possible; c'est là le *yuán-chouai* Tuqa nommé à côté du *yuán-chouai* Üyär aussi bien dans Rašidu-'d-Dîn (dans *Trudy*, XV, 33 et 143) que dans le passage parallèle du *Cheng-wou*

ne semblent pas être, comme on s'y attend au premier abord, de ces *sängün* dont le nom, tiré du chinois 將軍 *tsiang-kün*, "généralissime" (ou parfois simplement "général"), apparaît déjà dans les inscriptions de l'Orkhon, mais bien des 相公 *siang-kong*, des "gens de bonne souche", des "fils de famille", comme le veut d'ailleurs Rašidu-'d-Dîn (par exemple dans Berezin, *Trudy*, V, 98, = *ḫudāvand zādah*); et c'est assez vraisemblablement *siang-kong*, plutôt que *tsiang-kün*, qui, passé en langue *k'i-tan*, est revenu en chinois des Leao sous les formes 詳穩 *siang-wen*, 常衮 *tch'ang-kouen*, 尙穩 *tch'ang-wen*, etc. Les *lingqum* mongols semblent être les 令穩 *ling-wen* des Leao (*Leao che*, 46, 2 a), sans que l'original chinois de ce dernier titre apparaisse clairement; on songe à 郎君 *lang-kün*, mais le titre de *lang-kün* s'était aussi maintenu tel quel chez les Leao (en tout cas, il ne doit pas s'agir du 靈官 *ling-kouan* indiqué aussi gratuitement que formellement dans Blochet, *Introd. à l'histoire des Mongols*, 183, 289).

1) C'est naturellement ce titre de 國王 *kouo-wang*, mot-à-mot "roi", spécialement donné à Muqali, qui a été adopté pour lui dans les historiens musulmans sous la forme كويانگ *guyang* (*kovo*, "royaume", est transcrit avec finale -é en écriture 'phags-pa, d'où le *y* de la transcription musulmane); le 高王 *kao-wang* de M. Blochet (*Introd.*, 183) n'existe pas.

ts'in-tcheng lou (59 v^o)¹); il a une biographie au ch. 149 du *Yuan che*; son nom complet était 耶律禿花 *Ye-liu T'ou-houa*, et il est exact qu'il fut nommé *t'ai-fou*, mot-à-mot "grand précepteur", à la suite de ses services militaires sous les ordres de Muqali dans la Chine du Nord; il mourut en commandant en chef contre les Kin; on voit que lui du moins, et malgré son titre de *t'ai-fou*, n'avait rien d'un fonctionnaire civil."

Mais il en est de même pour son frère aîné, le *t'ai-che* "T'o-ho". Selon toute vraisemblance, 合 *ho*, comme dans la plupart des transcriptions de l'époque mongole, est ici en valeur de 哈 *ha* et il faut lire T'o-ha; nous avons ici par suite un simple doublet du nom précédent, et nous sommes amenés à supposer, comme l'a fait Wang Kouo-wei, que l'auteur du *Mong-Tu pei-lou* ne distinguait les deux frères que par leur titre, l'un étant pour lui le *t'ai-che* T'o-ha (= Toqa, pour Tuqa), l'autre étant le *t'ai-fou* T'ou-houa (= Tuqa). Mais nous connaissons le nom véritable du frère aîné de *Ye-liu T'ou-houa*, qui est tout autre; ce frère aîné s'appelait en effet 耶律阿海 *Ye-liu A-hai*, et il a une biographie dans le ch. 150 du *Yuan che*; on y voit que Gengis-khan l'avait en effet nommé *t'ai-che* en 1214 et mis à la tête du Grand Secrétariat, en même temps qu'il nommait *t'ai-fou* son frère cadet *Ye-liu T'ou-houa*. *Ye-liu A-hai* n'en était pas moins, tout comme son frère, un commandant militaire beaucoup plus qu'un gouverneur civil.

L'indication du *Mong-Tu pei-lou* que les deux frères étaient des

1) Berezin a adopté توغاي *Tuyai* dans le premier passage, توغان *Tuyan* dans le second; les mss. hésitent entre les deux lectures dans le premier passage, mais supposent tous *Tuyan* dans le second; ce doit être là la forme originale de Rašid, avec l'-n final qui se rencontre si souvent dans l'onomastique et le vocabulaire mongols. Le nom aura subi populairement chez les Mongols l'attraction du mongol *tuyan*, mais il n'est pas primitivement mongol, et nous devons garder pour lui la forme *Tuqa* des sources chinoises. Pour ce personnage comme pour Üyär, Berezin a bien lu son titre sous la forme *vanšai* dans le premier passage, mais a substitué *daišš* dans le second, contre le texte de tous ses manuscrits.

Jučen ne doit être accueillie qu'avec certaines réserves. Il est exact que tous deux étaient dans le territoire et au service des Kin avant de passer, de bonne heure d'ailleurs, au service de Gengis-khan; mais par leur origine, et comme leur nom de famille même l'indique, c'étaient des K'i-tan, agnats de la famille royale des Leao. Et ceci explique un passage du voyage de K'ieou Tch'ou-ki à propos duquel une confusion semble avoir été commise par M. B. M. B. parle (p. 451) des Qara-khitai qui, après la prise de Samarkand par les Mongols, s'y établirent avec des Chinois au milieu de la population musulmane, et il ajoute: "Ahai, le gouverneur de la ville, appartenait aux Qara-khitai, et portait le titre de *taïši*; il était au courant de la civilisation chinoise, puisqu'il servit comme interprète dans la conversation entre Ch'ang-tch'ouen (= K'ieou Tch'ou-ki) et Gengis-khan." Strictement parlant, Qara-khitai désigne pour nous les K'i-tan qui avaient émigré du Nord de la Chine un siècle avant les campagnes de Gengis-khan dans l'Ouest, ceux qu'on appelle en chinois les "Leao occidentaux", et c'est bien le sens que M. B. semble bien donner à ce terme dans tout son livre (cf. à l'index, p. 498: "Liao (Western) *see* Qarā-Khiṭāys"); ceci étant, il y a dans le cas présent une erreur manifeste. Si "Ahai" est au courant de la civilisation chinoise, c'est qu'il s'agit de Ye-liu A-hai, d'origine K'i-tan, mais fonctionnaire des Kin avant de devenir général de Gengis-khan. K'ieou Tch'ou-ki lui donne le nom de famille de 移刺 Yi-la, doublet bien connu de Ye-liu (Ye-liu Teh'ou-ts'ai écrivait lui-même son nom Yi-la Teh'ou-ts'ai). La biographie de Ye-liu A-hai nous apprend d'ailleurs que lorsque Gengis-khan partit pour les pays musulmans, Ye-liu T'ou-houa resta avec Muqali, mais Ye-liu A-hai accompagna Gengis et, après la conquête de Buqara et de Samarkand, "fut laissé comme gouverneur de Samarkand avec la responsabilité entière d'y assurer la bonne

entente" (留監尋斯干專任撫綏之責). Il ne s'agit pas d'un "Qara-khitai" ¹⁾.

Pp. 391 et 392, n. 3. — La question du titre de "biki" est assez obscure et complexe, mais les transcriptions chinoises ne pa-

1) Les biographies des deux frères sont reproduites, avec des notes parfois intéressantes, dans un ch. non numéroté du *Mong-wou-eul che-ki* de T'ou King. Le nom personnel de A-hai (= *Aqai ou *Aγai) peut peut-être s'expliquer, malgré notre ignorance presque entière de la langue k'i-tan. En jučen tardif, il y a un mot *a-ha-ngui* (= *aq'ai), "esclave", auquel le mandchou répond par *aha* (cf. Grube, *Die Sprache und Schrift der Jučen*, p. 89); mais la forme du jučen ancien est donnée sous la transcription 阿合 *a-ho* (lire 阿哈 *a-ha*) dans le vocabulaire final du *Kin che* (4 a), et le 松漠 紀聞 *Song-mo ki-wen*, qui doit être de 1143, dit qu'en jučen un esclave se dit 亞海 *ya-hai* et une esclave 亞海軫 *ya-hai-tchen*. Tout ceci nous amène à admettre en jučen ancien un mot *aqai* ou *aγai*, "esclave", qui serait exactement représenté par le *a-hai* de Ye-liu A-hai. Or, un grand nombre de personnages des tribus nomades de la Chine ont porté ce nom-là; on a déjà vu que dans Nükün-taiši, *nükün* signifie "une esclave"; le fils et successeur de Muqali s'est appelé Bo'ol, mot-à-mot "esclave", et il y a vers l'époque mongole de nombreux personnages qui ont reçu en chinois le nom personnel de 家奴 *Kia-nou*, "esclave", de 小厮 *Siao-sseu*, "petit serviteur", de 黑厮 *Hei-sseu*, "serviteur noir"; il semble qu'il faille rattacher ces noms à l'habitude qu'on avait de nommer le nouveau-né d'après le premier objet ou le premier être qui frappait les yeux de la mère dès la fin de l'accouchement. Bien que les K'i-tan aient parlé, à mon avis, une langue mongole d'ailleurs très palatalisée par le voisinage des tribus tongous, il n'est pas impossible que le mot jučen pour "esclave", et précisément à raison de ce voisinage, ait également existé chez eux, ou encore que Ye-liu A-hai, dont la famille, bien que d'origine k'i-tan, vivait sur le territoire et au service des Kin, ait reçu un nom jučen. Même chez les anciens K'i-tan, la langue k'i-tan semble avoir perdu beaucoup de terrain vers la fin des Kin, et le K'i-tan Ye-liu Tch'ou-ts'ai, celui qui fut ministre de Gengis-khan et d'Ügödai, passait, à tort ou à raison, pour être le dernier qui connût l'écriture k'i-tan de ses ancêtres. Pour le nom de l'esclave femme, la forme du *Song-mo ki-wen* suggère un original **aqaij'in* ou *aγaij'in*, dont le correspondant ne semble pas avoir existé ou survécu en mandchou; cette finale en *-j'in* ne devra pas être négligée quand on étudiera les féminins mongols en *-č'in* et *-qč'in*; cf. par exemple ce que Rašidu-'d-Din dit des tribus tartares chez qui le nom tribal deviendrait un nom personnel en ajoutant *-tai* s'il s'agit d'un homme, et *-č'in* (ou *-j'in*?) s'il s'agit d'une femme (*Trudy*, V, 51—52); dans le mongol du *l'Histoire secrète des Mongols*, les noms de personnes au féminin sont parfois en *-qč'in* (comme aujourd'hui pour les noms des couleurs des femelles chez les animaux), mais la distinction de genre des adjectifs, aujourd'hui inconnue, semble s'être marquée par le suffixe *-tu* (*-tü*) pour les hommes et *-tai* (*-t'ai*) pour les femmes.

raissent pas laisser de doute qu'il faille lire *بيک beki* (*bäki* dans l'*Histoire secrète des Mongols*), peut-être pour **begi*, **bägi*. Il n'est pas exclu, comme on l'a, je crois, proposé, que ce soit là originairement, et de même lorsque ce "titre" termine des noms de princesse, le turc *bägi*, c'est-à-dire *bäg* avec le suffixe possessif *-i* de la 3^e personne, emprunté sous forme fixe en mongol, tout comme on disait en turc *tängrim* (dialectalement même *tärim* dans les inscriptions du Semiréc'e), *khanim* (et *khanum*), *bägin* ("begum" de l'Inde), avec le suffixe possessif *-im* de la première personne. Toutefois tout cela est fort douteux, et M. B. peut avoir raison quand il incline à séparer le titre de *bäki* des hommes de celui de *biki* ou *bägi* des femmes. M. Vladimircov (*Čingis-khan*, 14 et 84) ne dit rien non plus des titres de princesses à propos de *bäki* et considère que ce dernier titre a été porté originairement par des chefs qui étaient en même temps des sorciers; c'est possible, mais il n'y a là qu'une inférence basée sur le passage même de l'*Histoire secrète* que M. B. a cité. Sans en vouloir tirer actuellement aucune conclusion, je voudrais faire intervenir un renseignement nouveau. Le *Yuan che* (122, 5—6) contient la biographie d'un homme du Si-hia ou Tangut, 昔里鈴部 Si-li K'ien-pou¹⁾, qui a dû vivre de 1191 à 1259;

1) Si-li est le nom de clan ou de famille; quant à K'ien-pou, la biographie avertit que c'est la même chose que 甘卜 *kan-pou* et que les deux formes s'emploient indifféremment; nous n'avons donc là qu'une variante du "nom" ou plutôt de l'épithète ou titre que l'*Histoire secrète* transcrit toujours *gambu* (ou *gämbü*?) et qui entre à l'époque mongole dans le nom d'un assez grand nombre de gens, Ĵa'a-gambu (ou Ĵaqa-gambu), Aša-gambu, etc.; le troisième fils de notre Si-li K'ien-pou s'est appelé 小鈴部 Siao K'ien-pou, c'est-à-dire le "petit *gambu*". Nous avons l'habitude de transcrire *gumbo*, et de lire Ĵagambo le nom du frère de Ong-khan des Keräit, mais c'est pure convention basée sur une étymologie du nom qui est encore hypothétique. Rašidu-'d-Din interprète جاکمبو Ĵa-gambu par "chef du pays et chef honoré" (امير ولايت و امير معظم) *amir-i vilāyat u amir-i mu'azzam*, ajoutant que *Ĵa* signifie "pays" (*vilāyat*) et que *gambu* signifie "honoré" (*mu'azzam*) (Berezin, dans *Trudy*, V, 98; VII, 125). M. Vladimircov (*Čingis-khan*, 14) a dit que le titre de "*gam-bo*" ou "*Ĵa-gam-bo*" était "tangouto-tibétain", ce qui est sûrement exact sous cette réserve que "*gam-bo*" (*gambu*)

il servit Gengis-khan, puis participa au siège de Riazan en Russie en 1237 et à celui de *Mäkäs au Caucase en 1239—1240 ¹⁾); dans ses tableaux généalogiques des Yuan, Ts'ien Ta-hin a, sur la famille de Si-li K'ien-pou, des indications beaucoup plus complètes que celles du *Yuan che* et qu'il emprunte sans doute à une inscription funéraire que je ne retrouve pas actuellement ²⁾); or on lit entre autres chez Ts'ien Ta-hin que le père de Si-li K'ien-pou, 荅加沙 Ta-kia-cha, "servit ce royaume [de Si-hia] en qualité de 必吉 *pi-ki* (**bigi*), ce qui a le même sens qu'en chinois "ministre" (宰相 *tsai-siang*)".

P. 392. — Le nom de la Sibérie apparaît en outre, sous la

seul paraît être vraiment un titre, et que Ĵa-gambu est en fait un nom d'homme, mais la connaissance encore très superficielle de la langue *si-hia*, qui a servi ici d'intermédiaire, rend plus difficile la restitution de la forme véritable, même si à l'origine celle-ci est purement tibétaine. Dans sa courte notice sur Ĵu'a-gambu (à la fin de la biographie de Ong-khan; le ch. n'a pas de n^o), le *Mong-wou-eul che-ki* explique le nom par le vieux titre tibétain de *bcan-p'o*, ce qui est naturellement hors de question. En écriture ouïgoure du mongol, *ĵa'a* et *ĵaga* s'écrivent de même; la leçon de Rašidu-'d-Dīn doit donc nous faire préférer la lecture *ĵa'a* = *ĵā*. Berezin n'a su que faire de ce mot, mais il me paraît assez vraisemblable que ce soit là le tibétain *rgya*, "vaste", qui a pris en fait la valeur de noms de pays dans rGya-nag ("Vaste noir") ou simplement rGya, "la Chine", et dans rGya-gar ("Vaste blanc"), "l'Inde"; les Si-hia semblent avoir connu les Chinois sous le nom de Ja (*j* = *dz*), qui serait aussi identique au tibétain rGya (cf. *T'oung Pao*, 1916, 65, où je ne suis pas d'accord avec l'opinion exprimée par M. Laufer; je reconnais toutefois que, si une prononciation *ĵa* de l'élément tibétain *gya* est conforme à certaines prononciations dialectales tibétaines et à la prononciation mongole moderne du tibétain, les transcriptions chinoises de l'époque mongole faites directement sur le tibétain transcrivent encore avec *gyu* et non *ĵā*; mais nous devons tenir compte ici de l'intermédiaire *si-hia*). Quant à *gambu*, Berezin (*Trudy*, V, 261) y a vu le tibétain *mkan-po*, prononcé pratiquement *khambo*, et qui signifie "maître", "professeur", *upadhyāya*; mais ce titre religieux ne va pas très bien ici, et on peut aussi songer à *sgam-po*, "accompli", "parfait"; et enfin, ici encore, nous ne devons pas oublier que le titre arrive par le *si-hia* et peut recouvrir tout autre chose.

1) Sur le siège de ces villes, cf. *JA*, 1920, I, 166, 168—169.

2) Ts'ien Ta-hin emprunte évidemment à cette source inconnue un autre nom de Si-li K'ien-pou, 益立山 *Yi-li-chan*, (ou 蓋立山 *Kai-li-chan*?); comme Si-li est le nom de clan et que *k'ien-pou* est un titre, il est vraisemblable que ce soit là le vrai nom du personnage.

forme "Sibur", dans une lettre franciscaine de 1320, très instructive par les renseignements qu'elle donne sur des tentatives d'apostolat qu'on ne savait pas avoir été dirigées jusque-là; cf. M. Bihl et A. C. Moule, *Tria nova documenta de Missionibus Fr. Min. Tartariae Aquilonaris annorum 1314—1322*, dans *Arch. Francisc. historicum*, 1924, 60—62 et 68. Par ailleurs le "Albizibi" du *Libro del conosçimiento* (cf. A. Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I [1929], 572) ne peut guère être aussi qu'Ibir-Sibir.

P. 393. — M. B., comme M. Vladimircov et la plupart des auteurs, écrit toujours *qurultay* (*qurultai*) pour le nom des grandes assemblées des Mongols, et telle est en effet la forme adoptée par les historiens musulmans; mais la vraie forme mongole est *quriltai* (*qurilta* dans le dernier paragraphe de l'*Histoire secrète*).

P. 393, n. 4. — La forme "Hobogo" du P. Hyacinthe est à supprimer; elle provient des orthographes "réformées" de K'ien-long.

P. 396, n. 5. — Je ne crois pas à l'existence d'un mot *toryū* et je considère que la vraie lecture de ترغو ou ترغو est toujours *toryu*, aujourd'hui *toryo*; c'est là une autre forme de *torqan* (= *toryan*) qu'on lit dans le § 135 de l'*Histoire secrète*, et le dictionnaire de Kovalevskii (p. 1891) a recueilli en mongol les formes *toryan*, *toryon*, *torya*, *toryo*. Dans tous les textes que je connais, *toryan* ne désigne pas une "pièce d'étoffe en général", mais un tissu de soie léger; c'est d'ailleurs avec le même sens que *toryu* existait en ouïgour ancien, et on le rencontre déjà dans le *Qutadγu-bilig* (cf. Radloy, III, 1185; la prononciation *turyu* de III, 1457, est très douteuse).

P. 398. — Les sources musulmanes amènent M. B. à dire que le gouverneur d'Otrar qui fit assassiner les "envoyés" de Gengis-khan (telle est la version du *Yuan che*, avec 使者 *che-tchö*, "envoyé", et il est aussi question d'"envoyés" dans l'*Histoire secrète*), s'appelait Īnalēiq (Īnalēuq chez Rašid) et portait le titre de Qāyir-khan (*γayir-khan* chez Rašid, = *Qayir*) ou de Qādīr-khan. On remarquera

que *inalčiq* signifie "prince" en *ĵaghataï* (à peu près comme *inal*) et pourrait donc être en soi un titre aussi bien qu'un nom; on connaît par ailleurs, chez les anciens Oïrat, un personnage qui a porté le nom, apparenté à *inal* et *inalčiq*, de *Īnalčī* (cf. Berezin, dans *Trudy*, V, 79; XIII, 222; les sources chinoises connaissent également cet *Īnalčī*). D'autre part, Rašīdu-'d-Dīn (Berezin, V, 113—114; VII, 144) parle d'une tribu apparentée aux Naïman et dont le chef portait le "nom" de Qadīr-buīruq-khan, قَادِرْ *qādīr* signifiant "fort et tout-puissant" (عَظِيمٌ وَقَهَّارٌ) *'aẓīm u qahhār*; mais, ajoute Rašīd, les Mongols, ne connaissant pas ce nom, le prononcent قَاڭِرْ *qaǰīr*, de même qu'il y a des médicaments mongols qu'on appelle *qaǰīr*, alors que leur nom ancien était *qadīr*. Il est évident, de par le texte même, que nous n'avons pas affaire ici, pas plus que dans le nom du gouverneur d'Otrar, à une forme arabe قَادِرْ *Qadr* comme l'avait cru Raverty, mais à un mot altaïque, en fait au ture *qadīr*, "puissant", "terrible", qui se rencontre déjà dans l'épigraphie de l'Orkhon (Radlov, II, 326, et ajouter F. W. K. Müller, *Uigurica II*, 58 et 59), et qui, dialectement, a passé en ture à *qazīr* (Radlov, II, 379); le changement est du même ordre que celui qui oppose au ture *qatīr*, "mule", une forme dialectale turque *qačīr* également passée dans le mongol du XIII^e siècle (cf. *JA*, 1927, II, 271)¹. Devant ces flottements, il n'est pas sans intérêt de noter que le nom du gouverneur d'Otrar apparaît dans le ch. 1 du *Yuan che* (s.a. 1219) sous la forme 哈只兒只蘭禿 *Ha-tche-eul Teche-lan-t'ou*.

1) Le mongol classique ne connaît plus ni *qačīr*, "mule", ni *qazīr* au sens de "terrible", "puissant", même comme épithète de médicaments. Le seul *qazīr* enregistré dans les dictionnaires mongols désigne un oiseau plus ou moins fabuleux, identifié au *gydhra* ou "vautour" du bouddhisme et où Kovalevskii semble avoir vu une transcription de *gydhra*. Mais l'équivalence phonétique des deux mots ne va pas de soi, et il est très possible que *qazīr šiba'an* ait seulement signifié à l'origine l'"oiseau terrible"; c'est aussi là l'oiseau *qačīr* (lire *qazīr*) dont le nom s'est rencontré dans un texte *ĵaghataï* et dont Radlov (II, 340) ne savait trop que faire. Sur *qadīr* et *qazīr*, cf. aussi Vladimircov dans *Doklady Ak. Nauk*, 1929, 135 et 136.

Ha-tche-eul ramène régulièrement à Qaǰir et représente exactement le stade "mongol" que Rašīdu-'d-Dīn signale pour Qadīr; j'estime donc que Qadīr-khan est plus correct que Qayīr-khan. Quant à Tche-lan-t'ou, il suggère normalement un original *ǰilaltuq; il semblerait que ce fût une mongolisation de ĩnalčīq (*Yīnalčūq?), avec équivalence mongole fréquente de ǰ- mongol à y- turc, assimilation de *n* à l'*l* qui suit et suffixe mongol *-tuq* (cf. par exemple le nom du Tayīčī'ut Qīrīltuq) à la place du suffixe turc *-čīq* ou *-čūq*; cette série de changements n'en reste par moins surprenante¹⁾.

P. 399, n. 2. — Le nom de l'envoyé mongol dans l'*Histoire secrète* (§ 254) n'est pas "Uqun", mais Uquna (= *uquna*, "bouc domestique"); M. B. a été trompé par la déclinaison russe du nom.

P. 402. — "Ko-san and Ba-sze-ha (Kāsān and Akhsīkath?)". La biographie de Ho-sseu-mai-li (*Yuan che*, 120, 7a), à laquelle ces noms sont empruntés, dit: "Ho-sseu-mai-li²⁾ était un homme de Kou-tsö-wo-eul-to (Ghuzz-ordo?) des pays d'Occident. Au début, il fut au service personnel du *k'ouo-eul-han* (**körqan* = *qür-khan*); ensuite il fut gouverneur (長官 *tchang-kouan*) 八思哈 *pa-sseu-ha* de 可散 *K'o-san* qui dépend de Kou-tsö-wo-eul-to. Quand T'ai-tsou (= Gengis-khan) fit campagne dans l'Ouest, Ho-sseu-mai-li vint au devant de lui faire sa soumission en amenant les chefs (會長 *tsieou-tchang*) de K'o-san et autres villes." La difficulté porte sur *pa-sseu-ha*, où M. B., sur la foi de Bretschneider (*Med. Res.*, I, 233) a vu un nom de ville, qui ne se retrouve jusqu'ici nulle part ailleurs; en soi, ce n'est pas impossible. Mais s'il s'agissait d'une ville de

1) Elle est d'autant plus surprenante que, dans cette série, l'initiale turque *ǰ*- se retrouve en mongol, aussi bien dans l'adjectif *inaltu* que dans *inaq* et ses dérivés. On ne peut songer à une faute de texte dans le chinois, car le nom du gouverneur d'Otrar apparaît encore sous la même forme Tche-lan-t'ou (cette fois sans Ha-tche-eul) dans la biographie de Ye-liu A-hai (*Yuan che*, 150, 4b).

2) On rétablit souvent ce nom en 'Ismail, ce qui est tentant, mais en assez sérieux désaccord avec les autres transcriptions chinoises de ce nom; il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'un nom musulman.

Kasan et d'une ville de Pa-sseu-ha, on attendrait en chinois, après les deux noms, une formule 等城 *teng-tch'eng* que le texte ne donne pas; j'incline plutôt à croire qu'il n'y a qu'un nom de ville et que *pa-sseu-ha* ou bien porte sur K'o-san ou est dans la dépendance de *tchang-kouan*. On ne voit pas quelle pourrait être la valeur d'un mot *pa-sseu-ha* qui porterait sur K'o-san. Comme qualificatif de *tchang-kouan*, une solution s'offre à l'esprit; *pa-sseu-ha* transcrit régulièrement *basqaq*, le terme ture qui désigne les mêmes fonctionnaires que le terme mongol de *daruγači*; la seule difficulté réelle, et que je ne suis pas à même de résoudre, est d'établir qu'il y avait des *basqaq* en pays qarakhïtai avant la conquête mongole.

P. 403 et n. 1. — "Sārīkūl". Si M. B. donne cette forme comme la forme moderne, je n'ai rien à dire. Mais Rašīdu-'d-Dīn (*Trudy*, XV, 40, et texte persan, 63) écrit ساریق قول qu'il faut certainement lire Sarīq-qol, "Rivière jaune" (et non Sarīq-qul comme l'a fait Berezin). C'est également à Sarīq-qol que ramène la forme du *Cheng-wou ts'in-cheng lou*. Quant à l'*Histoire secrète* (§ 237), elle a non pas "Salikhun", mais Sarīq-qun, "Falaise jaune"; seulement le manuscrit mongol retrouvé récemment prouve que les transpositeurs du XIV^e siècle ont eu ici une mauvaise leçon et que le texte original de l'*Histoire secrète* avait également Sarīq-qol.

P. 403. — "Bāwurchiq"; M. B. renvoie pour cette forme à Ĵuwainī, I, 63, où elle ne se trouve pas, et en tout cas on a بارجوڻ Barĉuq dans I, 32. Je ne vois pas pourquoi M. B. n'a pas gardé cette forme, généralement adoptée avant lui et que les transcriptions chinoises garantissent. D'ailleurs l'inscription sino-mongole (inédite) de 1362 vient encore confirmer la lecture; le nom du souverain ouïgour y est donné, en écriture ouïgoure, sous sa forme complète de Barĉuq-art-tāgin. Le nom ture de Barĉuq, interprété traditionnellement par *bars* + *ĉuq*, l'"endroit des tigres", se retrouve dans la nomenclature géographique comme nom ancien de

Maralbašī ou d'un emplacement qui en était tout proche (cf. *JA*, 1916, I, 118, et von Le Coq dans *Aufsätze . . . Ernst Kuhn*, 1916, p. 155). Kowalewski a un mot *barčūq*, "petite panthère".

P. 409. — Vaut-il mieux lire *Suyunč* ou *Sävinč*?

P. 411 (et 413, 414, 416). — "Tughāy-khan". Dans tous les cas où nous pouvons assurer la lecture, les *Tuḡāi* de Berezin sont en réalité des *Taḡāi*; n'en serait-il pas de même ici?

P. 416. — La lecture "Tāynāl" est garantie par l'*Histoire secrète*.

P. 436, n. 1. — Sur une de ces colonies musulmanes transplantées dans l'Est, cf. aujourd'hui *JA*, 1927, II, 261—279.

P. 451. — Les dates ont été souvent mal converties par Bretschneider; au lieu du 26 avril 1222, il faut lire le 28, et au lieu du 29 novembre, le 30.

Si j'ai cru bon de formuler toutes ces remarques, si même j'ai pu les faire, c'est à raison de la masse d'informations précises que nous devons au très beau travail de M. B. et qui facilitent des rapprochements nouveaux. Me permettra-t-il de souhaiter en terminant qu'il trouve le temps, malgré des occupations nombreuses et variées, d'éditer enfin ce "manuscrit Tumanskii" qui a déjà tant fourni et paraît promettre encore plus? ¹⁾

1) Je suis surpris qu'à la p. 13 M. B. ne dise rien sur le sort du manuscrit lui-même et ne parle que de la copie qui en avait été faite par le baron Rosen. Si je ne me trompe, le manuscrit original, après des pérégrinations qui l'avaient amené jusqu'à Paris, est entré depuis plusieurs années dans les collections de l'Académie des Sciences de Russie.